

... De 2 à 3 heures du matin il y a eu une grande bataille: on a jeté des grenades près de chez nous, on a tiré sur les vitres. Nous avons vécu des moments de véritable terreur... Ce matin il faut prendre une décision radicale. Nous faisons le point de la situation. Nous vérifions le bon fonctionnement des trois voitures dont une, malheureusement, a le moteur qui chauffe. Nous parlons avec les militaires... qui nous disent que si nous avons la possibilité de partir, il faut le faire. C'est bien notre intention...



(du Journal du Père Vito)

... La petite fille implorait: "Ne me tuez pas, ne me tuez pas", et des larmes de terreur coulaient sur son visage. Mais cet homme n'avait pas d'oreilles pour écouter et la haine lui remplissait le cœur, dur comme la pierre...

(C. Monici, "Avenir")

Le Père Vito Misuraca est né à Catane le 12 février 1950. Il a passé son enfance à Cesarò, un petit village de Sicile dans la province de Messine. Quatrième de six enfants, il entre au Séminaire des Rogationnistes à Messine. Il est ordonné prêtre le 27 décembre 1976 après avoir terminé ses études de théologie et obtenu la licence en théologie pastorale à l'université du Latran à Rome. Il a mis sa vie sacerdotale au service de l'Afrique, au Rwanda depuis 1978. En 1988 il est chargé de fonder la paroisse de Gatara dont il devient le curé. Lors de la création du nouveau diocèse de Gikongoro, il est nommé directeur du Comité diocésain de développement. Suite aux troubles de 1990 au Rwanda, il fonde l'orphelinat de Remera, à Kigali.

Père Vito Misuraca

RWANDA

JOURNAL DE L'ENFER

Gribaudo
La Commerciale

Père Vito Misuraca

RWANDA

JOURNAL DE L'ENFER

Introduction de Piero Gheddo



Gribaudo
La Commerciale

Père Vito Misuraca

RWANDA

JOURNAL DE L'ENFER

Introduction de
Piero Gheddo

Avec la contribution de:
Claudio Monici
Roberto Beretta
Rodolfo Casadei

Vous pouvez recevoir
gratuitement notre catalogue
en écrivant à:

Piero Gribaudo Editore srl
Via C. Baroni, 190
20142 Milan
Italie
Tél. 2-89302244 – Fax 2-89302376

Piero Gribaudo Editore
Typ. La Commerciale

Couverture de Patrizia Sola

Photo de couverture: Nino Leto

ISBN 88-7152-361-X
Première édition Décembre 1995
Titre original: Ruanda, Diario dall'Inferno
Traduction de l'italien par Cécile Quoirin
© 1994 by Piero Gribaudi Editore S.r.l.
Via C. Baroni, 190 - 20142 Milan (Italie)
et Typ. La Commerciale
Via Monte San Genesio, 7 - 20158 Milan (Italie)

Impression, composition et tirage:
INGRAF Industria Grafica S.r.l.
Via Monte San Genesio, 7 - 20158 Milan (Italie)
Tél. 2-6887193 - 6682051 - 6071180

POURQUOI CE LIVRE?

Préface

Ce livre est le journal qu'a tenu le Père Vito Misuraca, prêtre sicilien depuis dix-huit ans au Rwanda, pendant ce mois terrible entre avril et mai 1994. Le Père Vito, curé de paroisse qui s'occupait depuis quatre ans d'une trentaine d'orphelins à Kigali, capitale du Rwanda, a écrit ces notes jour après jour sur son ordinateur portable, un petit appareil dont il faut savoir maîtriser les caprices électroniques.

Il ne s'agit pas d'un journal quelconque. C'est l'histoire d'une énorme tragédie qui a coûté la vie à des centaines de milliers de personnes (peut-être plus d'un million), massacrées avec barbarie sans même une raison précise. Scrutant ce qui se passait de la fenêtre peu sûre de l'orphelinat de Nyanza (où il s'était réfugié avec ses enfants après une fuite aussi rocambolesque que dangereuse de la capitale bombardée), le Père Vito a pris des notes sommaires. Peut-être pour décharger la tension, peut-être

pour ne pas oublier. Peut-être aussi pour nous, pour que nous sachions un jour.

Toujours est-il que le Père Vito a voulu écrire pour ses enfants. Quand il les a quittés, ils étaient au nombre de 600, aujourd'hui ils sont 800, ou plus encore. Le missionnaire retournera vite auprès d'eux: il veut reconstruire - quand la paix sera revenue - l'orphelinat qu'il avait déjà commencé à bâtir mais que les bandes rivales ont impitoyablement détruit. Parce qu'un missionnaire, un "Père", ne capitule jamais.

En attendant, le Père Vito, homme de frontière habitué à la solitude à laquelle contraint souvent la solidarité de l'amour, espère que le lecteur comprendra et partagera, au moins en esprit, le sort de tant de frères noirs non coupables. Si, en plus, quelqu'un désire apporter concrètement son aide à l'œuvre du missionnaire au Rwanda, il trouvera ici les indications pour le faire. Un chèque, même important, ne peut certainement sauver l'Afrique, mais ses enfants méritent au moins une goutte de notre opulence.

Roberto Beretta
"Avvenire"

Adresse:

DON VITO MISURACA
ORPHELINAT MERE DU VERBE
B.P. 2380 KIGALI - RWANDA

Banque:

DON VITO MISURACA
BANQUE COMMERCIALE DU RWANDA
N° 010 - 1064401 - 04
KIGALI - RWANDA

Nous remercions le quotidien AVVENIRE pour les reportages de l'envoyé Claudio Monici et pour l'article de Rodolfo Casadei, EPIPRESS / FAMIGLIA CRISTIANA pour les photos de couverture de Nino Leto, la maison d'édition GRIBAUDI pour la coordination éditoriale et les ateliers INGRAF pour la composition et le tirage.

QUE FAIRE POUR LE RWANDA?

par Piero Gheddo

Prière à réciter tous les matins: "Seigneur, fais que je ne m'habitue jamais à l'horreur de la chronique quotidienne, donne-moi la capacité de m'émouvoir, de réagir avec indignation face à l'oppression de l'homme que tu as créé à ton image et à ta ressemblance".

La presse et la télévision déversent sur nous à dose massive des massacres, des viols, des génocides: Bosnie, Somalie, Soudan, Liberia, Cambodge, Afghanistan, Haïti, Angola, Mozambique et, dernièrement, Rwanda. Nous ne savons plus nous émouvoir, nous indigner, partager. Désormais, les nouvelles et les reportages filmés ne nous touchent plus. Nous expérimentons ce qu'avait prévu McLuhan, théoricien de la communication: le bombardement journalier des messages devient vite un massage qui rend les consciences insensibles. Trois enfants kidnappés et tués, cela nous touche. Cent mille enfants dans la même situation, cela ne nous

touche plus. Confessons-le: nous sommes impuissants face à l'horreur de ces génocides à répétition. Nous nous souvenons encore avec indignation (avec raison) de l'holocauste nazi d'il y a cinquante ans, mais face à l'holocauste du Rwanda et à celui des Khmers rouges au Cambodge (pires en tous sens) nous ne savons rien faire d'autre qu'écrire des articles dans les journaux ou envoyer des avions pour sauver une centaine d'enfants. Les autres (des dizaines, des centaines de milliers), nous les abandonnons à leur sort.

Que faire? Entre le scepticisme de ceux qui disent qu'on ne peut rien faire et l'hypocrisie de ceux qui s'émeuvent mais oublient aussitôt, il y a une troisième voie que nous devrions parcourir ensemble en toute humilité. Notre premier devoir est de nous informer sur ce qui se passe, de nous passionner pour l'histoire des hommes et de savoir encore nous indigner et réagir activement face à toute violence faite à l'homme.

Cet "instant Book", composé du journal d'un missionnaire et de la correspondance d'un journaliste qui s'est rendu sur place, indique le chemin à parcourir.

La foi aide beaucoup. Si je crois fermement que chaque homme, même le plus humble, porte en soi une étincelle de vie divine et a donc, ontologiquement, les mêmes droits à l'existence que moi, alors je ne peux m'empêcher d'éprouver pour lui de l'intérêt, de l'amour, de la passion. Je ne peux qu'être disponible pour l'aider, aussi lointain et inconnu

qu'il puisse être. Un Père Blanc rescapé de l'enfer du Rwanda a dit: "Je ne croyais pas beaucoup à l'existence du diable. Mais après avoir vu, dans ma mission, la violence la plus absurde et la plus gratuite entre des gens qui vivaient pacifiquement ensemble quelques mois avant, après avoir vu des vieux assassiner des enfants à coups de bêche sur le crâne, maintenant j'y crois".

En couverture, le "Time" a rapporté la déclaration d'un autre missionnaire: "L'enfer n'a plus de démons. Ils ont tous quartier libre au Rwanda".

Il y a quelque chose de démoniaque dans toute violence faite à l'homme. Satan humilie l'image de Dieu que chaque homme porte en soi. Il est impossible que l'homme à lui seul, vu les limites de son intelligence, en arrive à ces extrémités. La foi enseigne à vivre en dépassant la dimension humaine, celle que nous voyons et touchons avec les sens. Nous devons faire une lecture théologique et transcendante de la réalité si nous voulons saisir les faits humains dans leur profondeur la plus authentique et conserver la capacité de nous étonner, de nous émouvoir, de réagir. Voilà pourquoi, surtout quand les forces en jeu dépassent la nature humaine, la prière est la première aide que nous pouvons et devons donner à nos frères opprimés au Rwanda. Que ton règne vienne au Rwanda, Seigneur!

Au Rwanda, comme en Bosnie, Somalie, Cambodge et Afghanistan, l'ONU s'est disqualifiée encore une fois. Cela nous fait prendre conscience qu'il n'y a ni véritable autorité au-dessus des Etats,

ni commandement militaire suprême qui puissent, avec des forces mises à disposition par les pays membres, mener à bonne fin les opérations décidées par le Conseil de Sécurité pour le "maintien de la paix". La Charte des Nations Unies prévoit cet Etat major, mais la rivalité entre américains et soviétiques empêche sa réalisation. Aujourd'hui, celui-ci doit venir en priorité absolue en politique internationale. Le monde ne peut assister impuissant au suicide d'un peuple, de plusieurs peuples, à l'élimination systématique d'une population par une autre.

Les deux discours de Jean-Paul II, à la FAO (5 décembre 1992) et au Corps diplomatique au Saint-Siège (16 janvier 1993), affirment clairement que le droit humanitaire prévaut sur le principe de souveraineté de l'Etat.

"Le véritable cœur de la vie internationale - affirme le Pape dans le second discours cité -, ce ne sont pas les Etats, mais l'homme. Prenons acte ici d'une des évolutions indubitablement parmi les plus significatives du droit des peuples dans le courant du ^{xx}^{ème} siècle. L'apparition de la dimension individuelle est à la base de ce qu'on appelle le droit humanitaire. Il y a des intérêts qui transcendent les Etats: ce sont les intérêts de la personne humaine, ses droits. Aujourd'hui comme hier. L'homme et ses nécessités sont, hélas, encore menacés malgré les prescriptions établies par le droit international, à tel point qu'un nouveau concept s'est affirmé ces derniers temps, celui d'"ingérence humanitaire"... Quand toutes les possibilités

offertes par les négociations diplomatiques, tous les processus prévus par les conventions et les organisations internationales ont été mis en œuvre, et que, malgré cela, des populations entières sont sur le point de succomber sous les coups d'un injuste agresseur, les Etats n'ont plus le droit d'être indifférents. Au contraire, leur devoir est précisément de désarmer l'agresseur si tous les autres moyens se sont révélés inefficaces... L'organisation de la société n'a de sens que si elle met au centre de ses préoccupations la dimension humaine, dans un monde fait par l'homme pour l'homme."

Ce sont de belles et saintes paroles. Mais demandons-nous: sommes-nous prêts, nous, les riches de la terre, à intervenir comme le Pape et l'ONU le proposent pour faire cesser le génocide au Rwanda? Je dirais que non.

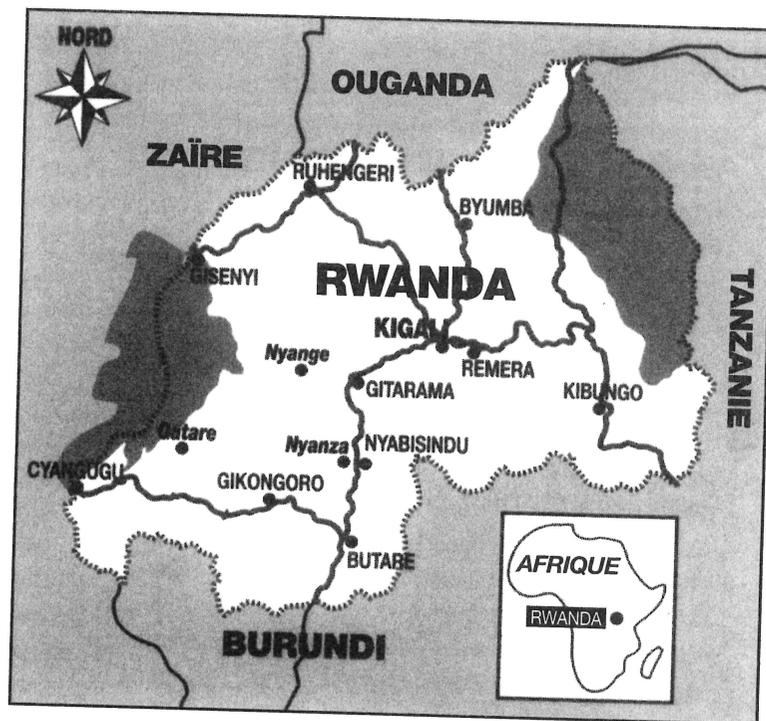
L'opinion publique dans nos pays évolués - l'homme de la rue - est contraire. On ne rencontre ni dans la conscience de notre société ni chez nous, chrétiens, la ferme conviction que la vie d'un homme, d'un peuple, vaut plus que l'argent, plus que les intérêts nationaux, plus que la vie paisible. Il est inutile de nous demander ce qu'il faut faire pour le Rwanda si notre conscience à l'égard de la solidarité mondiale ne dépasse pas l'horizon de l'aide économique ou, au maximum, le geste d'envoyer quelqu'un pour sauver dix ou cent enfants. Tant qu'il n'y aura pas une sensibilité différente, une éducation différente, une conscience différente dans l'opinion publique, les choses ne changeront pas,

même au sommet chez les dirigeants suprêmes des parlements, des gouvernements, des Nations Unies.

Nous disons souvent que les jeunes d'aujourd'hui sont sans idéals, qu'ils reçoivent déjà tout de la vie, qu'ils n'ont plus d'objectifs attrayants et difficiles à rejoindre leur demandant de se donner à fond comme ce fut le cas pour notre génération qui s'employa à reconstruire l'Italie détruite par la guerre et par le fascisme, à créer un Etat démocratique, à faire décoller le développement économique pour le bien-être de tous. Eh bien, la solidarité internationale est la "nouvelle frontière" vers laquelle orienter les jeunes d'aujourd'hui. La construction d'un monde plus juste et plus fraternel, l'intégration culturelle avec des peuples différents, la lutte contre la faim et le sous-développement, et, pour les communautés et les familles chrétiennes, l'idéal fascinant de la mission universelle: voilà à quoi éduquer nos jeunes pour leur donner des motivations qui font vivre, un enthousiasme indispensable pour réaliser de grandes choses dans la vie. Combien sommes-nous loin de cette éducation, de ces horizons de la foi, de la fraternité et de la solidarité universelles! Nous en sommes loin dans les familles, dans les paroisses, dans les écoles, dans les associations et les mouvements de jeunesse, dans la presse catholique et laïque, dans les programmes télévisés! Que de chemin reste à faire pour donner une "conscience missionnaire" à notre société! Alors, il est superflu et hypocrite de se demander "que faire" pour le Rwanda!

JOURNAL DE L'ENFER

Vito Misuraca



RWANDA

Le Rwanda (26.338 Km²) est formé par une série de hauts plateaux sans débouché sur la mer. Sa population compte 8 millions d'habitants dont 90% appartiennent à l'ethnie Hutu, 9% à l'ethnie Tutsi et 1% à l'ethnie Twas, des pygmées. La capitale Kigali compte 120.000 habitants. La religion principale est la religion catholique (40%), le reste professant l'animisme ou les religions traditionnelles. Le revenu pro capite est de 270 dollars. La principale ressource est le café. Partie de l'ex-colonie belge Rwanda-Urundi, le Rwanda devint une république en 1961 après la destitution du roi Kigali V et obtint son indépendance en 1962. En 1973 un nouveau coup d'état conduisit au pouvoir le général Habyalimana qui légalisa le régime en 1978 par un référendum.

En 1990 le Front patriotique rwandais (Tutsi) envahit le Pays par l'Ouganda donnant naissance à la phase actuelle de la guerre civile entre Hutu et Tutsi, qui a culminé avec l'offensive de février 1993 (un million de réfugiés).

Kigali, 11 avril

Au début de la guerre je me trouve à Kigali, j'y suis venu quelques jours pour voir les enfants et leur souhaiter une bonne fête de Pâques. J'ai téléphoné à la maison, j'ai pris mon billet d'avion, départ 17/4/1994, pour aller en Italie rendre visite à ma famille et revoir Maman.

J'arrive mardi 5 avril mais je dois déjà être de retour mercredi avant midi. Je téléphone au Nonce apostolique pour lui dire que je désire passer le saluer mais il n'est pas là.

Mercredi matin, une sœur du secrétariat de la nonciature me téléphone pour me dire que le Nonce m'invite à dîner, j'accepte et je remets mon départ à jeudi matin.

Après le dîner, nous bavardons comme d'habitude en buvant tranquillement un peu de cognac. C'est le 6 avril, il est 20h30, à l'improviste on entend une grande explosion, puis une seconde qui vient de l'aéroport. Il faudrait que je rentre à Remera, mais s'il s'est passé quelque chose là-bas, il vaut mieux que je reste à la nonciature.

De Remera*, où se trouvent les enfants, la responsable m'assure que tout va bien, là ils n'ont rien entendu. Je pars pour Remera et je prends la route qui passe près du CND** parce qu'elle est plus large, plus carrossable et moins dangereuse.

* Remera, où se trouve l'orphelinat du Père Vito, est situé à un peu plus de 5 km du centre de Kigali.

** Le CND est le siège du parlement rwandais.

Par téléphone, j'apprends que le Président a été assassiné avec d'autres. On ne sait pas ce qui va se passer dans le pays. Je pense à ce qui peut arriver et comment sauver les enfants, ils sont nombreux et je ne sais où les conduire. Le lendemain matin, on n'arrive pas à partir, nous sommes obligés de rester à l'orphelinat et d'attendre l'évolution des événements. Les ambassades ne donnent aucune information.

Peu à peu, nous nous rendons compte de la situation; partir avec les enfants tient presque de l'impossible. De nos fenêtres nous pouvons voir des gens arrachés de chez eux et massacrés.

Quelques familles voisines arrivent chez nous avec leurs petits et nous racontent des histoires invraisemblables de personnes blessées par des bombes et achevées à coups de pioche.

C'est le cas d'un homme dont la famille s'est réfugiée chez nous.

Au total nous sommes 62, dont 36 enfants en dessous de 10 ans.

Ces gens ont confiance en nous, et moi, je dois avoir confiance en la Providence.

On prévoit une évacuation mais il nous est difficile d'entrer en contact avec l'extérieur. J'ai réussi à faire connaître notre situation.

Deux militaires arrivent. Ils veulent savoir qui est dans la maison. Nous disons que c'est un orphelinat et leur montrons les enfants, ils acquiescent et s'en vont.

Nous attendons, nous sommes dans une zone

intermédiaire, il est impossible de tenter un déplacement avec les petits sans les exposer à une mort certaine. Ici, confiants dans la Providence, nous avons à manger et à boire et nous attendons que quelqu'un vienne nous donner un coup de main, nous apporter l'aide indispensable pour nous rendre dans un endroit plus sûr.

Nous espérons que l'ONU ou la Croix-Rouge viendra nous chercher: nous avons signalé notre présence à plusieurs reprises.

Remera, 12 avril

Les petits sont calmes, les mamans s'occupent du ménage, la maison est toujours en ordre et la prière nous aide à espérer et à garder confiance.

J'ai prié l'Enfant Jésus de Prague en pensant à la grande foi de papa, j'ai prié la Vierge de Tindari* et jusqu'à aujourd'hui, 12 avril 10h30, nous sommes ici et nous attendons, confiants, la providence de Dieu. Nous suivons de nos yeux cette guerre absurde, les bombes tombent à côté de nous, les projectiles sifflent et nous sommes dans une trappe. Voilà pourquoi nous sommes encore ici. Beaucoup de soldats des factions adverses sont embusqués dans notre rue. Si nous sortons, nous risquons de nous faire tirer dessus par les uns ou par les autres.

* Tindari, localité de la province de Messina, en Sicile, où se trouve un très beau sanctuaire de la Vierge noire.

L'ONU n'arrive pas, mais si elle venait, aurais-je le courage d'abandonner tant de gens? Que vont-ils devenir? Ma vie a un but si je peux être utile à quelqu'un. Je suis un prêtre et j'ai consacré ma vie à Dieu et à mon prochain. Je ne sais pas s'ils viendront nous chercher, est-ce que ce sera possible?

Le pays est à feu et à sang. Nulle part au Rwanda on n'est en sécurité. Si Dieu me donne la grâce de survivre à ces moments difficiles, ce sera beau de continuer à travailler pour son règne.

Je sais que les miens se font du souci, sans doute cherchent-ils à avoir de mes nouvelles, mais comment peut-on donner des nouvelles en plein champ de bataille? Espérons que les choses se calment dans notre quartier, que nous puissions reprendre haleine après cinq jours* de bombardements et d'embuscades, nous qui sommes au carrefour de quatre postes militaires. Nous entendons les gens mourir, nous entendons les grenades voler au-dessus de nous, nous voyons les maisons détruites et nous assistons à la mort de nombreux innocents. Nous, nous sommes ici, encore vivants par la grâce de Dieu.

Même les enfants ont compris la gravité du moment et ce sont eux, surtout, qui donnent un exemple de sagesse, ils sont calmes. Emma s'est montrée une femme de grande foi, la vieille Margherita qui s'occupe de Renzo et de Joséphine est en bonne santé et cherche de tenir à l'œil ces

* Je commence à écrire ce journal de guerre quelques jours après le début des hostilités parce qu'on espérait que tout se serait résolu rapidement.

deux petits diables. Madame Anastasia, notre voisine, a quelques difficultés avec Marie-Aimée, sa fillette de deux ans. Madame Agata est une aide précieuse pour Emma qui s'occupe du ménage. Sa famille est chez nous au complet. Depuis quelques minutes nous avons un peu de calme, mais nous entendons la présence des soldats à deux pas. Il est 12h40 de je ne sais quel jour, nous sommes fatigués d'être dans une telle situation, tout le monde est parti, nous sommes restés seuls avec la Providence.

Je vois que d'autres jeunes se sont unis à nous, ce sont des gardiens de maisons voisines. Pour eux aussi nous trouvons un peu de nourriture et un coin pour dormir.

Jusqu'à présent, nos deux gardiens Rutambi et Alberto ont fait preuve de nerfs solides et d'un grand courage, mais ils commencent à accuser la fatigue. La radio officielle a baissé le ton, tandis que l'autre* incite au massacre. Peut-être vont-ils s'arrêter pour quelque temps et alors, on tentera de faire le point de la situation.

Près de chez nous, la bataille n'a pas cessé un seul instant aujourd'hui.

Ce matin, trois soldats rwandais sont venus et m'ont demandé pourquoi nous ne sommes pas allés ailleurs, je lui ai répondu que nous n'en avons pas eu la possibilité, que je ne pouvais pas exposer les enfants en partant à pied. Ils sont restés toute la

* La RTLM, radio télévision libre des mille collines.

journée près de la maison et c'est d'ici qu'ils tirent.

Ayant entendu ces jours-ci la propagande à la radio, j'étais convaincu qu'en partant à pied les femmes auraient été massacrées pour l'unique raison qu'elles sont Tutsi, et les ouvriers aussi.

Le comportement des enfants me surprend, surtout celui des plus jeunes: ils restent toute la journée à la maison en attendant que la situation s'améliore; c'est vraiment dur.

Aujourd'hui, j'ai souvent pensé à maman et à mes frères, j'ai prié pour eux et j'ai pris la photo de papa dans mes mains, je me suis senti rassuré. Si quelque chose devait arriver, nous serons ensemble.

Je suis serein, j'ai cherché à faire tout mon possible pour réduire les difficultés des habitants de notre maison, surtout celles des tout-petits. Le Seigneur m'a aidé à résoudre ce problème et j'espère qu'à l'avenir nous ne perdrons pas courage et que nous serons forts, dans la foi et l'espérance.

J'ai demandé à Emma si elle se sentait tranquille, elle m'a dit qu'elle était sereine et qu'elle avait confiance.

Les jeunes enfants ont besoin d'un peu de distraction, ils auraient besoin de sortir, mais ce n'est pas possible parce que le tir recommence. Il est 17h25 et bientôt il fera nuit. Que Dieu nous aide et que la Vierge de Tindari nous prenne sous sa protection!

J'ai fait vœu de transformer cette maison en une

chapelle dédiée à la Vierge et à la miséricorde divine. J'espère réussir à tenir ma promesse, si les amis et les bienfaiteurs auxquels je dois cette œuvre m'aident à la réaliser et aident les enfants comme ils l'ont fait jusqu'à présent. Il y en a qui luttent pour trouver de l'argent tandis que d'autres, qui ont toujours cherché à en avoir plus, voient maintenant s'évanouir leurs rêves dans le néant. Ce sont des leçons qui ne s'oublient pas.

On est en train de préparer à manger, il n'y a pas d'électricité et il faut consommer ce qu'il y a dans le réfrigérateur. Je pense à tant de gens en train de mourir de faim sur les routes ou dans les maisons alors que nous, grâce à Dieu, nous avons notre repas quotidien! Aujourd'hui nous avons même de la viande et la colomba* que nous a donnée mon frère Salvatore.

Nombreux sont ceux à la merci des bandits et sans secours. Même les organismes mondiaux sont partis! Il ne reste que quelques personnes, mais on n'a aucun contact. La situation n'est pas bonne dans le pays et, étant donné la massive propagande négative, il est certain que les Belges ne reviendront plus jamais au Rwanda.

Je suis préoccupé de ne pas pouvoir rassurer ma famille et lui dire que je vais bien. Nous sommes plus de soixante, enfants et adultes, et nous nous

* La colomba est un gâteau italien traditionnel pour la fête de Pâques.

encourageons les uns les autres; moi, je dois le faire pour tous, si je m'en vais, ici c'est la panique. Comment pourrais-je les laisser seuls?

J'aime ces gens et eux m'aiment bien, c'est comme une famille pour moi.

Nous entendons passer l'ONU à quelques centaines de mètres, mais personne ne vient chez nous. Dieu et la sainte Vierge sont avec nous et cela nous suffit.

Remera, 13 avril

Le combat fait rage depuis deux heures. Nous sommes le 13 avril 1994. On ne sait rien de ce qui se passe.

Il est 7h30. Le tir vient de diminuer, il faut nous informer sur la situation: la ville entière n'est qu'un champ de bataille. J'ai pu appeler les gardiens pour faire préparer un peu de thé; si l'accalmie continue, nous irons mieux.

Nous nous trouvons sur un territoire que les factions se disputent et je ne crois pas que ça va finir de sitôt; l'espoir est notre seule alliée, avec la foi. Mais j'ai la certitude que notre maison est sous la protection de la Vierge et, chaque fois que je regarde son image, je me sens rassuré et en paix. Voilà sept jours que nous sommes sous les bombardements et nous sommes encore vivants.

Nous avons 15 sacs de ciment et nous les avons

utilisés pour renforcer les murs du côté où dorment les tout-petits. Nous avons mis à dormir les jeunes et les hommes dans le salon, tandis que les femmes qui doivent s'occuper des bébés sont installées dans le couloir; les enfants sont répartis dans deux autres chambres. J'ai une chambre pour moi où j'essaie d'écrire quelque chose.

Nous avons l'habitude de nettoyer la maison tous les matins et nous avons pu le faire jusqu'ici. Mais aujourd'hui, nous avons besoin de prendre une douche et je ne sais pas si nous aurons de l'eau car la bagarre continue et on entend encore des coups de canon. Les fusils et les mitraillettes fonctionnent sans trêve, on se bat à Kimihurura et sur la colline en face. A la radio, on a annoncé le cessez-le-feu. Nous entendons encore des salves rapprochées, il est 8 heures. L'antenne a été touchée par une balle et une bombe est tombée tout près, dans le jardin: deux moments vraiment terribles.

Mes pensées vont un moment à ce qui nous attend après la guerre... misère, douleur, faim, vengeance. Espérons que les esprits fiévreux qui font couler tant de sang se calment. C'est la fin de longues années de pouvoir et de trop de compromis. Pour ces compromis, l'Eglise est en train de payer un prix très élevé.

Les églises sont devenues des abattoirs, les prêtres sont massacrés, les réfugiés égorgés.

Des années de pouvoir et de course aux biens matériels ont pris fin en quelques jours. Je crois

qu'il faut rappeler, en plus du génocide, les souffrances et la mort de nombreux innocents.

Nous recevons tous une leçon. Toutes ces parades militaires de l'ONU! qui devrait protéger les innocents au lieu de rester à regarder comme elle a fait et est en train de faire ici.

En quatre mois, l'ONU a englouti un million de dollars par jour sans réussir à arrêter le massacre de ce peuple.

Je repense aux paroles du message de Fatima: "Mon cœur immaculé finira par triompher".

Hier soir nous avons vidé le réfrigérateur mais les adultes n'ont pas mangé. Nous avons préféré nous mettre à l'abri et éviter de faire du bruit.

C'était la bonne décision. Cela fait maintenant huit jours que nous ne pouvons sortir acheter quelque chose mais, grâce à Dieu, nous n'avons été privé de rien jusqu'à présent. L'eau pouvait être un problème, mais le Seigneur ne nous en a pas fait manquer: il a plu souvent et nous avons recueilli beaucoup d'eau dans des sceaux. Il est 8h15, le combat s'est déplacé dans un autre quartier de la ville. Ici, les oiseaux recommencent à gazouiller. Maintenant, il fait "chaud" dans un autre secteur mais nous craignons toujours une embuscade. Ce matin nous n'avons pas encore fait le nettoyage comme c'est l'habitude; nous vivons des moments difficiles. Nous réussissons encore à contrôler nos nerfs.

Nous n'avons pas encore pu prier, nous sommes

restés tapis dans les coins et ce n'est qu'à 9h que les enfants ont reçu le thé. On m'a apporté une bonne tasse de café avec quelques châtaignes de Anna qui nous a envoyé des colis remplis de petites gâteries. Il y a aussi le coli de mon frère Salvatore: ses bonbons nous ont souvent servi pour faire taire les enfants.

Le chant des oiseaux nous apaise un peu, nous nous étions habitués au bruit du canon et ça fait un tout autre effet. Même Gasuku, le perroquet, chante. Notre petit chien aussi a fait bonne garde.

De temps en temps je pense à Gatare* mais je ne sais rien. Qui sait ce qui se passe dans le Sud et ce que font les Sœurs? Espérons qu'elles n'aient pas de problèmes.

D'après les nouvelles que j'ai reçues, tout est à refaire dans toutes les diocèses du Rwanda. Cela fera l'objet d'un autre chapitre.

Il est 17h30, je me remets à écrire. Ils sont tous partis, nous avons été oubliés. Il ne nous reste que Toi, Seigneur, Ta puissance et la Providence sont au-delà de toutes les certitudes humaines. Un prê-

* La paroisse de Gatare, située dans la commune de Musebeya (préfecture de Gikongoro), a été fondée par le Père Vito Misuraca. L'église a été inaugurée le 20 août 1989 et la paroisse a été instituée le 25 mars 1992. De nombreuses activités y avaient été organisées comme l'école maternelle, l'école primaire, catéchisme, atelier de coupe et couture dirigé par la congrégation des Filles du Divin Zèle, des ateliers de formation pour les jeunes tels que menuiserie, soudure, maçonnerie, plomberie, une usine de briques, un garage pour la réparation des véhicules, des cours de rattrapage pour les jeunes du cycle secondaire. La structure est restée intacte mais beaucoup de membres du personnel ont été tués.

tre doit accepter sa vie, les événements se sont passés de telle façon que nous ne pouvions plus rien faire. Nous acceptons Ta volonté, nous nous abandonnons à elle, avec amour et reconnaissance. C'est Toi qui nous donnes la vie, c'est Toi qui nous l'enlèves, nous ne pouvons rien ajouter de nous-mêmes. La puissance humaine, qui s'est révélée ces jours-ci n'être que mort et destruction, ne réussit pas à assurer la sécurité. Elle n'est qu'apparence et fausse certitude. Ici, c'est Toi qui intervienst, ô Seigneur et Père du ciel!

Les hommes s'arment pour semer la mort, ils cherchent la richesse et ils sèment la haine, ils enfreignent la justice en croyant construire et ils ne savent pas que tout se retournera contre eux et qu'ils seront les victimes de leurs propres desseins: nous sommes en train de le voir. D'abord ils ont tué les Tutsi, puis les Hutu qui avaient une femme tutsi, puis ils ont tué ceux qui étaient nés dans le Sud, et ceux qui n'ont pas accepté leur programme d'extermination. Il ne leur reste plus maintenant que de s'entre-tuer pour accumuler toutes les richesses d'un seul côté. O Seigneur, Toi seul peux nous reconforter en ces moments tragiques et, dans ton infinie générosité, nous donner Ta grâce!

La petite Marie-Aimée n'arrive pas à se taire quand il faut: elle voulait que sa mère lui mette de la crème, je l'ai grondée gentiment et lui ai dit que je lui en achèterai tout un pot. La fillette n'a que deux ans.

De temps à autre un coup de feu nous rappelle qu'il y a la guerre.

Les enfants se préparent pour le repas car à 18h30 tout le monde doit être couché. Une autre nuit commence, les pièges sont nombreux. Espérons que tout se passe bien. La Vierge de Tindari protège la maison.

Remera, 14 avril

Nous sommes à l'aube du 14 avril, de temps à autre on entend un coup de feu partir des positions voisines. Nous n'arrivons pas à comprendre ce qui se passe dehors maintenant que les coups se sont éloignés. La zone où nous nous trouvons est particulièrement chaude et nous ne pouvons rien faire. Il suffit de mettre le nez dehors pour être mitraillé. Dieu est avec nous et avec ces petits innocents.

Il est 9h30, nous avons dit la prière du matin et j'ai lu le passage de l'Évangile où Jésus bénit les petits enfants. Le commentaire qui m'est venu tout naturellement aux lèvres, c'est que la seule chose qui compte, c'est l'amour, et que ça ne sert à rien d'accumuler des biens pendant toute une vie si l'on peut tout perdre en un instant. C'est ce qui se passe ces jours-ci.

10h30. On tire tout près de la maison, ce sont dix minutes difficiles. Les balles sifflent de tous côtés, nous sommes certains que notre maison est

protégée car tout autour ce n'est qu'un champ de bataille; au salon, les enfants se taisent. Il est 10h55, il pleut. C'est une bénédiction pour nous et pour tous: l'air est purifié et nous aurons des réserves d'eau. Cela fait huit jours que nous nous servons des citernes des voisins qui se sont réfugiés chez nous.

La propreté dans la maison est assurée, surtout l'hygiène des salles de bains; tout est en ordre et les enfants ont compris qu'ils doivent être sages et ne pas crier.

Il est 14h50, la journée est, si l'on peut dire, particulièrement calme et l'espoir d'une issue au conflit pour pouvoir sortir d'ici ne nous quitte pas, mais le canon tonne encore.

Nous nous demandons entre hommes si nous pouvons trouver une solution pour partir.

Notre colline se trouve entre deux feux, le seul espoir qui nous reste est que Dieu nous ouvre un passage. Nous avons été protégés jusqu'à ce jour et je suis certain que nous sortirons sains et saufs de cette situation. Si nous partons, que mangerons-nous? Que boirons-nous? Et où irons-nous?

Espérons que les cœurs s'apaisent et que la vie recommence à sourire. La ville a été mise à feu et à sang; ici nous avons été comme dans une oasis pleine de confiance et d'espoir.

Remera, 15 avril

Aujourd'hui, 15 avril 1994, des gens sont

arrivés cette nuit, nous ne les connaissons pas. De 2 à 3 heures du matin il y a eu une grande bataille: on a jeté des grenades près de chez nous, on a tiré sur les vitres. Nous avons vécu des moments de véritable terreur, puis le combat a pris fin et les soldats sont partis. Personne n'a été blessé, mais ce matin il faut prendre une décision radicale. Nous faisons le point de la situation. Nous vérifions le bon fonctionnement des trois voitures dont une, malheureusement, a le moteur qui chauffe. Nous parlons avec les militaires du poste voisin qui nous disent que si nous avons la possibilité de partir, il faut le faire. C'est bien notre intention.

Les personnes présentes sont: le Père Vito Misuraca, responsable de l'œuvre en faveur des orphelins de Remera Kigali; les femmes: Emma Mujawabikira; Agata Rukemampunzi, Margherita Kankindi, Anastasia Nyiramana, Theresa Mukantabana, Edith Karebwire, Anastasia Nikomeze.

Les hommes: Vianneyi Rumanyika, Theonesti Hakimana, Albert Hanyuliryayo, Agustini Munyankusi, Frodualdi Gasimba, Athanasi Munyentamati, Vedasti Halinditwali, Alphonsi Maniragaba, Antoni Kagaba, Feliciani Gatabazi, Camilli Uwimana.

Les jeunes gens et les jeunes filles: Thierry Nyilimana 16 ans, Charlotte Mukagahutu 17 ans, Vincenti Karasina 24 ans, Callisti Senyoni 22 ans, Oliva Nyilimana 19 ans, Bertilla Hakizimana 17 ans, Maria Letizia Uwitonze 16 ans, Jean-Paul

Shingiro 15 ans, Regina Nyiraneza 14 ans, Mwizerwa 16 ans, Annunciata Uwimana 17 ans, Marie-Claire Mukatuza 17 ans.

Les enfants: Nakure 12 ans, Carine Nyilimana 12 ans, Athanasiya Nyirandenzaho 12 ans, Désiré Mazimpaka Fidel 12 ans, Bosco Twagirimana 12 ans, Fortunata Nyiranzeyimana 11 ans, Venusti Twizeyimana 8 ans, Cécile Mukamazimpaka 9 ans, Angélique Mushimyimana 9 ans, Victori Nungubuhe 8 ans, Delphine Kamariza 8 ans, Edwardi Habarurema 8 ans, Berthleem Nizeyimana 5 ans, Bertrand Dukundane 5 ans, Nadège Uwase 6 ans, Donati Nzabimana 6 ans, Justine Ujeneza 6 ans, Maria Mukakalisa 6 ans, Protogène Ndayindurwa 6 ans, Theogeni Nsekanabanga 3 ans, Wilma Uhorakeye 5 ans, Marcel Niyonsaba 4 ans, Beda Mushimyimana 3 ans, Silvestri Nkundimana 2 ans, Marie-Lucie Mukeshimana 2 ans, Marie-Aimée Muzimpaka 2 ans, Renzo Nsanzumuhire 2 ans, Joséphine Mukeshimana 2 ans, Lilly Habiyuru 1 an, Jaul Niyigema 6 mois.

Thierry Nyilimana, Agustini Munyankusi, Frodualdi Gasimba, Athanasi Munyentamati, Vedasti Halinditwali, Alphonsi Maniragaba et Feliciani Gatabazi sont restés à Kigali parce qu'il n'y avait pas assez de place pour tout le monde. Nous nous promettons à plusieurs reprises de revenir les chercher. Faire autrement, cela signifiait la mort pour tous.

Nous ne savons rien d'eux.

Dès que nous nous sommes trouvés sur la route asphaltée, nous nous sommes rendu compte qu'il n'y avait pas d'issue, seul un miracle pouvait nous sauver: sur l'ordre des adultes, de jeunes garçons de 12 à 14 ans tuent tous les Tutsi qu'ils peuvent. Pour nous, c'est le calvaire qui commence: Emma leur raconte que nous avons été attaqués par une faction qui voulait voler la nourriture des orphelins. Nous faisons pitié; on me demande si je suis Belge. Si je l'étais, j'aurais eu les minutes comptées. Tous les dix mètres, différents groupes nous demandent la même chose, ils veulent tous de l'argent. Au rond-point de Kigali la situation se fait encore plus difficile: il y a un militaire qui cherche les Tutsi comme un chien enragé. C'est là qu'un des nôtres, Camilli Uwimana, un jeune de 28 ans, est contraint de descendre et que deux adolescents reçoivent l'ordre de le tuer à coups de couteau.

Nous continuons, le cœur brisé; les couteaux ont effleuré beaucoup de gorges. Je parle en Kinyarwanda* et j'essaie de faire un peu rire, et ça passe. Nous mettons quatre heures pour faire un peu plus de 5 km. Dieu merci nous rencontrons un militaire qui me connaît et qui nous accompagne jusqu'au fleuve Nyabarongo; il nous confie deux autres enfants que j'embarque avec les miens. A Kigali, il y a une pagaille infernale, chacun fait comme bon lui semble; heureusement, beaucoup de militaires cherchent à aider les passants mais

* Langue locale.

d'autres en profitent pour voler tout ce qu'ils peuvent.

Le chaos, en comparaison de la pagaille de Kigali, ressemble à de l'ordre.

La mort s'est emparée de la ville de Kigali, on y tue sans pitié, il n'y a aucun respect pour la vie. Grâce à Dieu nous avons été épargnés, tous les enfants sont sains et saufs, ainsi que beaucoup d'adultes.

Passé le fleuve Nyabarongo, nous avons dû abandonner la Renault. Je n'ai aucun regret, l'important, c'est la vie de ceux que j'ai pu sauver. Hors de la ville, nous quittons un groupe d'hommes adultes et nous poursuivons vers Ruhango avec deux voitures.

A Gitarama, nous nous arrêtons pour nous restaurer, la soif me dévore, je suis trempé de sueur mais je suis heureux. A Ruhango, le Père Stany nous accueille en mettant tout ce qu'il peut à notre disposition. Surtout, il nous donne asile pour la nuit. C'est notre première nuit tranquille après ces longues journées de danger et la terrible fuite de Kigali.

Finalement nous pouvons tous prendre une douche et nous reposer un peu!

Le sous-préfet de Ruhango me fait donner 40 litres de mazout, il se montre bien disposé à notre égard et nous donne beaucoup de conseils; surtout, il nous met au courant de la situation.

Nyanza, 16 avril

Samedi 16 avril, j'envoie la voiture à Butare

pour avoir des informations et envoyer un message à Nyanza. Le Père Eros nous accueille à l'orphelinat (dirigé et géré par les Pères Rogationnistes), et deux familles qui nous accompagnaient réussissent à rejoindre leurs parents. Ici à Nyanza nous sommes en tout 44, nous nous sentons beaucoup plus en sécurité et nous prions beaucoup pour pouvoir vivre des jours meilleurs.

Nyanza, 17 avril

Il ne s'agit pas d'une guerre entre ethnies mais de l'application d'un plan diabolique.

Parmi les prêtres, on en compte plus de 30 qui manquent à l'appel ou qui sont morts. Les communautés de religieuses exterminées sont une dizaine. Les paroisses détruites avec tous ceux qui s'y trouvaient sont au nombre de 13 jusqu'à ce jour.

Rien n'a été épargné. A Kibeho ils ont tué plus de 7.500 personnes et l'église brûle encore. Quand on perd la raison, l'absurde devient monnaie courante.

Voici la liste des enfants et des adultes présents à l'orphelinat avec le Père Vito Misuraca.

- | | |
|-----------------------------|-------|
| 1. Joséphine Mukeshimana | 2 ans |
| 2. Renzo Nsanzumuhire | 2 ans |
| 3. Marie Lucie Uwambajimana | 2 ans |
| 4. Silvestri Nkundimana | 2 ans |
| 5. Lilly Habijuru | 1 an |
| 6. Beda Mushimiyimana | 3 ans |

- | | |
|-------------------------------|--------|
| 7. Theogeni Nsekanabanga | 3 ans |
| 8. Emmanuéli Mugabo | 3 ans |
| 9. Alexi Maniragaba | 4 ans |
| 10. Marcel Niyonsaba | 4 ans |
| 11. Wilma Uhorakeye | 5 ans |
| 12. Protogène Ndahindurwa | 6 ans |
| 13. Maria Mukakalisa | 6 ans |
| morte le 15/5/1994 | |
| 14. Justine Ujeneza | 6 ans |
| 15. Donati Nzabimana | 6 ans |
| 16. Serge Mukiza | 7 ans |
| 17. Victori Nungubuhe | 8 ans |
| 18. Venusti Twizeyimana | 8 ans |
| 19. Delphine Kamariza | 8 ans |
| 20. Angélique Mushimiyihimana | 9 ans |
| 21. Edwardi Habarurema | 9 ans |
| 22. Fortunata Nyiranzeyimana | 11 ans |
| 23. Carine Nyilimana | 12 ans |
| 24. Athanasiya Nyirandenzaho | 12 ans |
| 25. Bosco Twagirimana | 12 ans |
| 26. Toto Mwizerwa | 16 ans |
| 27. Marie-Claire Mukatuza | 17 ans |
| 28. Annonciata Uwimana | 17 ans |
| 29. Olive Nyilimana | 17 ans |
| 30. Charlotte Mukagahutu | 17 ans |

Les adultes:

1. Emma Mujawabikira
2. Edith Karebwaire
3. Theresa Mukantabana
4. Margarita Kankindi

5. Callixte Senyoni
6. Vincenti Karasira
7. Albert Hanyuliryayo
8. Antoine Kagaba

Nyanza, 18 avril

Depuis le 16 avril nous nous trouvons à Nyanza, le Père Eros nous a accueillis et a fait tout son possible pour que nous ne manquions de rien. Après avoir passé les deux premiers jours à nous reposer un peu, nous avons commencé à nous rendre utiles pour subvenir aux besoins de la maison. Rutambi et Albert aident à la cuisine, Vicenti et Senyoni travaillent comme gardiens, Olive prépare la table, les femmes font tout ce qu'elles peuvent pour aider dans la maison. Ici la vie se passe tranquillement. Dimanche, les enfants ont participé à la messe de la paroisse, ils ont fait connaissance avec les enfants d'ici et se sont bien intégrés.

J'ai parlé avec les Pères de Mugombwa par téléphone, tout va bien jusqu'à aujourd'hui 18 avril 1994, mais on craint qu'il n'arrive quelque chose. Les mauvaises nouvelles commencent à arriver: Mugombwa a été attaquée, pour beaucoup l'église est devenue un cimetière. Les Pères et les Sœurs ont pris la route de Butare, le choc a été terrible pour eux qui n'ont pas vécu les jours pénibles de Kigali.

Mercredi le drame a éclaté à Butare, beaucoup y ont perdu la vie: tous ceux qui avaient montré de

ne pas avoir de sympathie pour le régime ont été assassinés sans pitié. Les Tutsi sont décimés, il n'y a d'issue pour aucun d'eux. Gikongoro a été attaquée. On se bat dans les camps de réfugiés, ils sont tous exterminés: on parle de dizaines de milliers de personnes. Dans la paroisse aussi il y a des victimes innocentes. Cyanika est dévastée. Les réfugiés ont été tués dans l'église; on ne sait rien des prêtres. Les églises et les institutions religieuses ont été attaquées, sans aucun respect.

le but de l'opération N-7-1A
Nyanza, 22 avril

Aujourd'hui 22 avril, c'est le tour de Nyabisindu. Je ne sais pas comment ça va finir, c'est par centaines qu'ils ont perdu la vie. On voit des camions pleins de jeunes qui vont on ne sait où. Vu l'opération qui a eu lieu hier en ville, on soupçonne qu'ils se rendent au front* bon gré mal gré.

* Quand les événements tragiques d'avril 1994 éclatèrent, le Front militaire siégeait à la préfecture de Byumba et dans plusieurs communes de la préfecture de Rubengeri. Dans le cadre des accords d'Arusha, un détachement militaire du FPR s'installa à Kigali dans les locaux du CND (siège du parlement rwandais). Ce détachement opposa une résistance acharnée et permit à beaucoup de rejoindre les zones sûres, hors de portée de la Garde présidentielle, des Interahamwe et de tous ceux qui s'étaient associés à eux pour tuer systématiquement tous les Tutsi, hommes, femmes et enfants, de même que tous les adversaires politiques. Beaucoup ont fui de chez eux et se sont abrités dans les églises ou dans des endroits qu'ils croyaient sûrs, comme cela s'était passé au cours des épisodes de violence qui avaient secoué le pays les années précédentes. Alors, ceux qui s'étaient réfugiés dans les églises avaient été épargnés. Incités par radio RTLM (Radio Télévision Libre des Mille collines), qui disait de tuer "tous les Ennemis", les Hutu, cette fois, n'ont rien respecté, pas même les églises, comme celle de Nyange par exemple, qui a été complètement rasée, et ceux qui s'y trouvaient ont été ensevelis sous les décombres.

Maintenant on entend tirer, personne ne sait ce qui se passe. Un gendarme est venu nous dire qu'ils viendront faire une inspection et que nous pouvons être tranquilles pour l'orphelinat.

Nous avons dressé la liste complète des présents, et j'ai préparé les certificats de travail pour ceux qui sont venus de Kigali. Nous avons gardé tous les jeunes à la maison, ils ne sont descendus que pour manger.

Aux alentours les maisons brûlent, tout le monde crie et les coups de fusils n'arrêtent pas.

Les Pères de la paroisse se sont cachés ici, ils sont en train de vivre des moments de terreur. Les voisins nous ont envoyé leurs jeunes enfants, nous les avons mis aussi sur la liste; leurs parents ne les reverront sans doute plus jamais. La nuit se passe assez tranquillement.

Grand nombre de
Nyanza, 23 avril

Ce matin, j'apprends que le camp de réfugiés de Kaduha a été détruit. Il y avait plus de 10 mille personnes et il n'y a pas de survivants. Tous les camps de réfugiés ont été décimés. De source certaine, plus de 25 mille personnes sont mortes en moins de trois jours seulement dans les camps de Cyanika, Murambi, Kibeho, Kaduha, Mugombwa.

A Butare, l'opération militaire a fait plus de 30 mille morts; la ville paie un lourd tribut. Là où il y a concentration de gens, si ce ne sont pas les sol-

dat, ce sont les bandes armées qui arrivent et qui détruisent tout. Toutes les institutions ont été démantelées, tous les cadres appartenant à l'autre ethnie ont été tués. Ceux qui ont eu la chance de pouvoir fuir sont peu nombreux. Tous les fonctionnaires qui appartenaient à l'opposition ont été éliminés avec leur famille au complet; pas une commune n'a échappé à la barbarie hutu qui a balayé des familles entières. S'il est vrai que 9% de la population étaient des Tutsi (pour autant que je sache ils étaient 23 ou 24%), plus d'un demi-million de personnes sont mortes pour la seule question de l'ethnie, mais combien sont morts pour la question politique? Quel est le bilan au front?

Quand nous parlons de centaines de milliers de personnes, nous ne parlons que des innocents qui n'avaient rien à voir avec la guerre. Ce n'est pas seulement une guerre ethnique, comme on veut le faire croire, mais un plan prémédité, préparé et appliqué avec détermination.

Dans toute la région de Butare et de Gikongoro nous ne sommes plus que quelques Européens. Tout est détruit: les institutions, les écoles, les hôpitaux, les services sociaux, les paroisses, les centres nutritionnels... tout. Qui fera face aux besoins de ceux qui restent?

La plupart des Rwandais instruits ont été tués parce qu'ils appartenaient ou à la race tutsi, ou à l'opposition. Les prêtres ont été décimés, les commerçants tués, les sœurs massacrées, les enseignants ne sont plus là, les maires et les conseillers qui n'é-

taient pas d'accord avec les auteurs du massacre ont disparu, les préfets qui maintenaient l'ordre ont été destitués, mais maintenant, où sont-ils? Plusieurs années d'histoire viennent d'être détruites par la fureur infernale d'une poignée de délinquents qui prétendent le respect et l'obéissance d'un peuple, sans comprendre que ce qui est en train de se passer aura des conséquences néfastes dans un avenir proche.

Ici autour, tout continue à brûler. A la radio le langage change. Les forces militaires sont peut-être en déroute. Ils commencent à demander de l'aide et exhortent à éviter les massacres. Mais qui les écoute encore?

Cela finira comme à Kigali: ceux qui ont commencé à voler ont été volés à leur tour par ceux qui les ont suivis et maintenant, les bandes et les factions se font la guerre. C'est à qui tue le plus, pour pouvoir se vanter de ses bravades!

Nyanza, 23 avril

Aujourd'hui l'Evêque m'a téléphoné, il ne se rend pas compte que les vieilles institutions de l'Eglise n'ont plus de sens, qu'elles sont finies. Ils se sont tus jusqu'ici, ils n'ont rien dit en faveur de leurs prêtres, ils se sont cachés, ils ne sont pas intervenus. La mort de tant de prêtres, de religieux et de religieuses doit nous faire réfléchir et nous faire comprendre que l'homme a besoin de valeurs spiri-

tuelles concrètes et pas seulement de choses matérielles. L'évangélisation, telle qu'elle a été faite ici jusqu'à maintenant, l'administration des sacrements, cela doit être le résultat d'une catéchèse non seulement verbale mais aussi engagée socialement et publiquement.

En revanche, l'Eglise doit rester en dehors de tout compromis politique. Jusqu'à présent, les évêques et les prêtres avaient obtenu des privilèges de l'ancien régime: ils bénéficiaient d'avantages, ils échangeaient des faveurs, mais on avait aussi enregistré des coups bas portés à l'Eglise par les fonctionnaires de l'Etat.

Il y a eu trop de compromis avec le pouvoir civil, trop de connexions entre le pouvoir civil et les responsables de l'Eglise, trop de mensonges, payés aujourd'hui avec le sang de presque tous les prêtres tutsi et de beaucoup de prêtres hutu, avec la destruction de presque toutes les œuvres de l'Eglise, y compris les églises et les presbytères.

18.00 heures. Une petite fille de 7 ans, Claudine Nyiraneza, arrive à l'orphelinat de Nyanza. Elle a parcouru 30 km ou plus, elle a le pied droit blessé d'un coup de machette, elle s'appuie à un bâton. Les siens ont été tués, elle n'a pas mangé depuis plusieurs jours. Espérons que, comme elle, d'autres réussissent à arriver ici et échappent au massacre. Nous l'accueillons de notre mieux et lui donnons quelque chose à manger puis nous la soignons; c'est une mauvaise blessure mais elle guérira. Elle est

terrorisée. Demain, peut-être nous racontera-t-elle son histoire.

Ce soir on m'a confirmé qu'à Kaduha les gens ont été tués partout où ils se trouvaient, l'église est pleine de morts mais on ne l'a pas incendiée. Il y avait plus de dix mille réfugiés, c'est le dernier chiffre confirmé par plusieurs témoins.

Des escadrons de la mort et des délinquants communs avec les soldats du gouvernement à leur tête sont en train de détruire le Pays sous le regard conciliant des préfets: ils répandent l'essence dans les maisons et leur donnent feu. Souvent, il arrive de voir les gens s'enfuir par peur des coups de fusils: adultes, vieillards, femmes et enfants, tous cherchent à se mettre à l'abri. Les soldats jouent à tirer à la cible. Puis, avec les camions du gouvernement, ils passent dévaliser les maisons, ils pillent puis mettent le feu.

On se demande: qui est l'ennemi?

On voit très souvent de vastes incendies, le feu ravageur brûle les récoltes, les forêts, les maisons. Je ne crois pas qu'il fasse la distinction entre les ethnies. Ce n'est pas seulement un génocide, c'est aussi une catastrophe écologique. C'est un coup diaboliquement monté, un plan que seuls des cerveaux malades ont pu concevoir, c'est la soif du pouvoir, c'est penser être maître de la vie d'autrui, pouvoir disposer de tout un chacun et croire que de tels actes resteront impunis. Là, il y a des soldats armés qui font la guerre; ici, il y a des enfants de

quelques mois qui sont déchiquetés, des femmes cherchant de défendre leurs petits qui sont massacrés à coups de marteau, de hache, de machette ou de pierres. Il y a des vieux infirmes battus à coups de pied puis égorgés, des adultes mutilés dans toutes les parties de leur corps avant d'être tués; les plus chanceux, pour ainsi dire, meurent d'un coup de fusil à la nuque.

Nyanza, 24 avril

C'est dimanche, nous disons la messe avec tous les enfants, ici à l'orphelinat. A la paroisse il n'y a personne. Les chrétiens ne vont pas à la messe parce que si les quelques-uns qui restent se mettent en route, ils subiront des sévices et peut-être même se feront-ils tuer s'ils sont de l'autre race.

De temps à autre, nous entendons des coups de fusil à la ronde, puis nous nous apercevons que quelques coups sont destinés aux vaches. Maintenant, ils sont en train de se partager la viande.

Il pleut à verse, cela va empêcher au moins pour un temps la poursuite de la chasse aux Tutsi.

15h30. Nous venons d'apprendre une triste nouvelle: le Père Mattaio Ngirumpatse est mort. Deux sœurs Benebikira ont été tuées avec lui ainsi que tous ceux qui s'étaient réfugiés chez eux. De cette mort il y a deux versions différentes.

16 heures. Des gens armés de bâtons se sont

approchés en groupe de notre clôture. Le Père Eros va leur parler et, finalement, ils s'éloignent. Les jeunes, qui ont prêté l'oreille, nous rapportent qu'ils ont l'intention de nous attaquer à huit heures du soir.

Ce sont des moments terribles, notre vie est pendue à un fil. Nous téléphonons à la gendarmerie pour avoir du secours et nous leur exposons toutes nos préoccupations.

Le capitaine du poste arrive avec plusieurs gendarmes et nous garantit leur protection. Pendant toute la nuit nous entendons des cris et des coups de fusils, nous craignons le pire.

Le matin, ils nous conseillent de mettre de garde tout autour de l'enceinte les plus grands de l'orphelinat: ils sont tous armés de barres de fer, de pierres et de bâtons; le commandant de la gendarmerie reste en contact avec nous.

Désormais ce n'est plus une guerre faite par des militaires, c'est une guerre entre bandes armées qui veulent piller, tuer, mettre à sac. La situation échappe des mains de ceux qui ont voulu ce carnage.

On raconte que des soldats, et même des officiers, se sont révoltés quand ils ont appris que leurs familles avaient été sauvagement tuées, et on dit qu'ils se sont mis à massacrer l'ethnie hutu par vengeance. Beaucoup de ceux qui ont pris part à la tuerie ces temps-ci sont pris de panique. C'est la loi du plus fort qui règne dans le pays, avec l'insécurité la plus totale.

Les choses ne vont pas mieux au Burundi; espérons que le convoi parti il y a quelques jours soit bien arrivé à destination en Europe.

Maintenant, les gens disent: *Imana ikinze amaboko* (littéralement: Dieu a refermé ses mains - ce qui veut dire: Dieu n'a pas permis que l'orphelinat soit touché).

Tous les soirs nous voyons brûler des habitations du voisinage, les collines environnantes sont pleines d'incendies, les gens détruisent les maisons de ceux qui ont été tués après s'être emparés de leurs biens, et il est effrayant de voir avec quelle désinvolture certaines choses se passent.

Près de l'entrée de l'orphelinat il y a un barrage de police et, tous les jours depuis le début du massacre, ici à Nyanza, des gens sont tués et jetés dans une fosse profonde de plus de vingt mètres. Le fossé est plein de cadavres et les enfants ne sont pas épargnés. Les femmes sont dévêtues et mutilées, les mères qui tentent de sauver leurs enfants perdent les bras à coups de hache, les lances transpercent leurs corps martyrisés, les couteaux font le reste. La plupart sont tués à coups de marteau et jetés encore vivants dans la fosse. C'est le cas d'une des deux sœurs Benebikira de la communauté de Nyanza qui a été jetée à moitié morte dans le fossé et dont l'agonie a duré deux jours.

Les enfants qui arrivent à l'orphelinat sont remplis de terreur, ils nous racontent des histoires effrayantes et des atrocités incroyables.

Nyanza, 25 avril

La nuit s'est passée tranquillement. Deux gendarmes sont arrivés hier à 18h30, ils se sont installés avec nos gardiens pour assurer notre sécurité.

Leur présence nous reconforte mais en même temps nous devons faire très attention à ce qu'ils ne découvrent pas les trois prêtres que nous cachons: ce serait une catastrophe.

Il s'agit du curé, du vicaire et d'un prêtre de Gikongoro; ils sont recherchés parce qu'ils sont Tutsi et se sont réfugiés chez nous pour tenter d'échapper à la mort. Jusqu'à présent nos gardiens se sont montrés dignes de confiance et les enfants n'échangent pas un mot avec les personnes de l'extérieur. Espérons pouvoir sortir tous sains et saufs de ce massacre inutile.

Nyanza, 26 avril

Pendant la nuit, ils ont tiré au canon sur Kigali, nous entendions le grondement jusqu'ici, à 50 km de distance à vol d'oiseau. Ce matin à six heures, nous avons accompagné les gendarmes à la caserne.

La radio transmet un communiqué pour les escadrons de la mort; la vie va peut-être reprendre.

Le marché regorgera de choses à vendre, vu que les gens des alentours pillent les maisons de ceux qu'ils ont tués. Leur seule préoccupation est d'accumuler le plus possible, ce qui est providentiel car

leur attention fixée sur le pillage est détournée de la chasse aux Tutsi.

Les garçons sont "sur les gradins" près de l'enceinte de l'orphelinat et rien ne leur échappe. Nous avons trouvé comment faire pour qu'ils se sentent importants car ils n'en pouvaient plus de rester renfermés. Petit à petit ils ont commencé à inventer entre eux une grande histoire de chevauchées du Far West.

Les filles transportent de l'eau et font des nettoyages, la maison est toujours en ordre. Il n'y a plus de bandes armées, seulement de rares passants.

Nous recevons la nouvelle que la grande soif de sang a pris fin à Butare; à présent il y a des gens qui cherchent les secours humanitaires. Maintenant commence la grande tragédie de la faim, de la maladie, de la vie quotidienne dans un pays qui s'est autodétruit en quelques jours.

Nyanza, 27 avril

La nuit a été paisible, nos jeunes sont vigilants, autour de nous les esprits se calment, les gens redeviennent normaux. On se demande quand la vie reprendra, quand on pourra sortir pour se rendre compte de la situation et savoir comment vont les choses.

Quelques nouvelles nous arrivent du dehors: à Butare il y aura trois jours de marché par semaine, mais en dehors de la ville.

Les magasins commencent à rouvrir, mais pas tous, les gens ont encore peur.

Ici à Nyanza, les magasins sont mis à sac, c'est une bonne occasion pour les pauvres de devenir riches pour quelques jours. La monnaie a subi une dévaluation de 100%: un paquet de cigarettes qui coûtait 90 frw coûte à présent 200 frw, les autres articles n'existent pas. Aujourd'hui nous réussissons à avoir une bouteille de bière à table, c'est un événement que nous fêtons!

La nouvelle nous parvient que des choses terribles se passent à Kigali, les combats font rage, les blessés sont destinés à mourir et on parle déjà d'épidémies à cause des nombreux cadavres sans sépulture.

Il y a beaucoup d'informations qui n'ont pu arriver à l'oreille de tous: à Mugombwa, on dit qu'il y a environ 3 500 morts seulement dans l'église; après une semaine ils sont toujours sans sépulture. Tout autour de la maison paroissiale, ce ne sont plus que des pans de murs.

A Cyanika, il y a plus de 4 000 morts dans l'église, sans sépulture. Le curé a été tué au centre de Santé.

A Kaduha, il y a plus de 10 000 morts dans l'église, à l'hôpital et à la maison paroissiale.

A Murambi, camp des réfugiés, il y a plus de 4 000 morts, tous massacrés.

A Musebeya, il y a 2 500 morts dans l'église, encore sans sépulture.

A Mushubi, la maison paroissiale s'est transformée en cimetière pour beaucoup. On ne sait pas combien il y a de morts.

A Kibeho, il y a 7 500 morts ou plus, seulement dans l'église; l'église est détruite, les cadavres sont en partie brûlés. D'autres paroisses ont subi le même sort: Muganza, Gisagara, Simbi, Nyamiyaga, Ngoma, Karama, Kiruhura, Cyahinda, Nyumba, etc. Des nouvelles de ce genre et d'autres encore plus tragiques nous font trembler.

Nyanza, 28 avril

16 heures. Une camionnette avec deux militaires à bord nous amène quatorze garçons et filles: trois d'entre eux sont blessés à la tête et aux jambes. Nous les accueillons et tâchons de leur donner les premiers soins. Notre famille s'agrandit. Parmi eux, il y a trois filles d'une quatorzaine d'années, les autres ont entre trois et neuf ans. Une sœur Mwenebikira de la communauté de Nyanza accompagne les militaires, c'est elle qui a recueilli les enfants.

Il s'agit de: Ancilla Uwamahoro, 16 ans, originaire de Kigali, gravement blessée à la tête.

Gisèle Dushime, 5 ans, et Anne Paulette Umutoni, 7 ans, deux sœurs qui viennent de Kigali.

Rosine Kayirangwa Hergan, 5 ans, et son frère Davide Kayigumire, 12 ans, qui viennent de Kigali.

Ange Petit, 5 ans, et son frère Tantan Martin, 4 ans, dont le père travaillait chez les handicapés de Nyanza.

Sabine Kampire, 6 ans, et Harmel Muhimpundu,

4 ans, deux sœurs originaires de Gikongoro, résidant à Kigali.

Oda Rutagengwa et Odile Rutagengwa, des jumelles de 14 ans, provenant de Kigali. Une des deux est blessée à la tête par un coup de lance. Cirille Umurerwa, 13 ans, Nyanza. J.M. Vianney Mazimpaka, 9 ans, de Rusatira. Oliva Muzayiruwa, 17 ans, de Rusatira, cinq coups de machette à la tête et un coup de lance au mollet qui a transpercé la jambe de part en part.

A 17h30 arrive un autre enfant de 6 ans. Il est de Nyanza, il a perdu ses parents et tous ses frères et sœurs.

Nyanza, 29 avril

Les massacres continuent à l'intérieur du pays, la spirale de violence ne s'arrête pas. A la radio, ce ne sont que des mots: ils sont contents parce que la Belgique a refusé le visa à un des soi-disant ministres responsables du génocide et du drame rwandais. Les enfants continuent d'arriver et ils nous racontent des histoires incroyables mais vraies.

La Garde présidentielle et les Interahamwe ne sont pas au front, ils continuent à massacrer la population civile. Beaucoup de soldats du front ignorent que leurs familles ont été massacrées à coups de marteau ou de hache. Les maires qui se sont opposés aux massacres ont été tués. De nombreux militaires et gendarmes se sont unis à la cli-

que des assassins, beaucoup de gens ont participé activement aux événements en croyant sauver le Pays. Maintenant, certains disent que si les Interahamwe et les soldats s'en vont, la paix reviendra. Maintenant ils se rendent compte que ce qu'ils ont fait est une grosse erreur, les maladies sont aux portes, le grand drame du Rwanda ne fait que commencer, ce sera sans doute le drame de l'Afrique centrale.

J'ai écouté le journal parlé de France, ils ont parlé de Cyangugu, des 5 000 réfugiés qui ont été attaqués et qui ont réussi à fuir en grand nombre au Zaïre, mais ils n'ont pas encore entendu parler des massacres dans les communes de Nchili, Nyakizu, Muganza, Runyinya, Kivu, Rwamiko, Gishanvu, Kinyamakara, Musange, Kaduha, Muko, Karama.

Je ne cite que celles pour lesquelles il y a des témoignages concordants, là où des camps entiers de réfugiés ont été exterminés: ils n'étaient pas seulement 5 000 mais bien plus, beaucoup plus.

La seule chose qui nous reste, c'est l'espoir que les enfants que nous accueillons recommencent à sourire en vivant au milieu des autres, bien que leurs yeux soient empreints d'une tristesse infinie.

Ce soir, le Père Eros et moi avons tenté d'appeler dans le monde entier, mais le téléphone sonnait toujours occupé. Nous avons repris courage en pensant qu'ils étaient peut-être en train de s'occuper de nous.

Nous avons acheté une vache; ça fait un mois à

peu près que nous ne mangeons plus de viande. Nous en aurons demain et après demain; les enfants sont heureux, et nous avec eux. Nous remercions la Providence car le pain quotidien et la santé ne nous ont jamais manqué.

Nous sommes fatigués mais contents: notre action sacerdotale a servi au moins à sauver beaucoup de vies humaines. Au plus profond de notre cœur nous désirons revoir notre famille et notre terre mais, ici, nous sommes retranchés du monde.

Nyanza, 30 avril

Ce matin j'ai accompagné les trois gendarmes. J'ai eu l'occasion de voir à quoi ressemble la ville et les lieux où les atrocités ont été commises. Tout est triste et on lit sur les visages la peur et la honte. Ils commencent à avoir besoin de tout, la faim se fait sentir et beaucoup se demandent ce qu'ils pourront bien acheter avec le peu d'argent qui leur reste.

L'inflation a encore augmenté aujourd'hui, les cigarettes coûtent 400 frw le paquet, demain ce sera pire encore.

Nous entendons à la radio que les responsables commencent à être moins féroces, ils commencent à comprendre l'erreur commise, ils se rendent compte d'avoir mal fait leurs calculs, ils cherchent désespérément l'aide internationale mais heureusement personne ne les écoute.

Que vont-ils offrir aux gens si aucune activité ne peut reprendre? Personne ne retourne travailler vu que les arriérés n'ont pas été payés. De plus, comme les salaires n'ont pas été retouchés, il faudrait travailler une semaine pour acheter un kilo de riz.

J'ai entendu dire que le conseiller de Nyanza, responsable de la mort de tant de personnes, a été froidement poignardé et égorgé chez lui.

Les exécutants étaient ceux-là mêmes qui avaient massacré les gens avec lui. L'histoire se répète. L'ennui, c'est que nous n'apprenons jamais.

Les enfants qui ont rejoint l'orphelinat entre hier et aujourd'hui sont tous en dessous de 10 ans. Voici leurs noms:

Jean-Marie Vianneyi Shyaka, de Nyanza.

Jean-Paul Mugabo, de Nyanza.

Innocenti Kayisire, de Nyanza.

Nkurunziza, provenant de la commune de Masango à 35 km.

Oreste Gatete, de Nyanza.

Masabo, de la commune de Ruhashya, commune limitrophe.

Dieu Donné Gatari, de Nyanza.

Ntabwoba, de la commune de Musange.

Mushimiyhimana Gikongoro, de la commune de Masango.

Justin Mukomana, de la commune de Masango.

Twishimire, de la commune de Muko à 40 km.

Claudine Nyiraneza, de la préfecture de Gikongoro.

Jean-Luc Kinigi, de Nyanza.

Placide Toto, de Nyanza.

Akizanye ?

Marie-Aimée Umubyeyi, de Rwesero.

Marie-Ange Mizero, de Rwesero.

Nyanza, 1^{er} mai

Une autre journée se passe, il fait beau mais nos problèmes augmentent.

Jusqu'à présent, nous réussissons à contrôler la situation ici à l'orphelinat. L'après-midi nous nous concédons quelques heures de repos car souvent nous sommes réveillés pendant la nuit pour une chose ou pour une autre.

J'entends frapper à ma porte, je me réveille en sursaut: il est 15 heures. J'ouvre la porte et c'est avec joie que je vois le Consul Costa qui vient nous rendre visite; nous avons peu de temps à notre disposition mais nous cueillons l'occasion pour échanger quelques nouvelles.

En Italie, beaucoup de monde veut nous aider pour nous faire sortir d'ici sains et saufs. Peut-être viendront-ils nous secourir, mais le gros problème est qu'il y a des barrages le long de toutes les routes, et des gens assoiffés de sang disposés à tuer sans pitié pour faire plaisir à leurs chefs. J'ai entendu dire qu'ils reçoivent 500 frw - un peu plus d'un dollar - par personne tuée. Notre seule perspective est d'évacuer nos enfants par hélicoptère: une

entreprise titanesque! De toute façon, nous avons pris notre décision: ou nous partons avec tous les enfants et le personnel, ou nous restons avec eux. Partir seuls n'a pas de sens, il n'y a pas de raison de nous en aller après avoir affronté de si nombreux sacrifices pour protéger tant de malheureux innocents. Certains de nos enfants sont recherchés, nous avons trouvé une nouvelle identité pour chacun d'eux et si on vient contrôler les listes, on ne les trouvera pas. Le Consul nous promet de repasser dans quelques jours, nous pourrions lui confier nos lettres pour envoyer nos nouvelles en Italie.

Le Consul a des ennuis avec sa voiture. Je lui prête ma jeep; c'était la dernière voiture qui me restait, maintenant je suis vraiment à pied!

Un peu plus rassurés, nous trinquons le soir avec de l'eau citronnée à la nouvelle assurance qui affleure en nos cœurs. Une raison de plus pour espérer!

Nyanza, 4 mai

17 heures. Des militaires arrivent pour faire l'inspection de l'orphelinat. Les enfants reçoivent l'ordre d'aller dans leurs chambres pendant que des gendarmes et des représentants de la Garde présidentielle passent en revue les toilettes, les soupentes, les pièces de séjour, les plafonds et nos chambres. Au fur et à mesure qu'ils passent là où se trouvent les enfants, ils cherchent à s'informer d'où ils

viennent, qui ils sont et pourquoi ils se trouvent à l'orphelinat. Ils ont l'air indifférent mais ils examinent tout méthodiquement, surtout sous les lits et dans les armoires. Deux militaires restent dehors pour contrôler que personne ne sorte.

Pour finir ils inspectent la chapelle et la pièce voisine, là où se trouvent les trois prêtres qui se cachent ici depuis quelques jours. Ils les interrogent et les obligent à prendre leurs affaires et à les suivre en leur disant que l'orphelinat n'est pas un endroit sûr pour eux.

Ils les font monter dans leur camionnette et partent en direction de Gitwe. Je prends conscience qu'il n'y a plus rien à faire pour eux. Il fait presque noir et une profonde tristesse m'étreint; je frémis d'horreur et de rage et je m'interroge sur le pourquoi d'autant d'absurdité, de folie démentielle.

Nyanza, 5 mai

Je reprends ces notes, demain il y a un mois que cette guerre a commencé et nous vivons encore dans l'insécurité la plus totale.

Hier à 17 heures les militaires sont venus, ils ont voulu inspecter l'orphelinat. Je pense encore aux trois prêtres qui ont été tués. J'en suis profondément secoué. La vie, ici, n'a vraiment plus de valeur et plus le temps passe plus nous sommes en difficulté.

Des enfants arrivent continuellement et demandent à être accueillis. Plus de cent en trois jours.

Que devons-nous faire? Autour de nous ce n'est que misère matérielle et morale. Nous essayons de rester debout, de dominer la tension qui bloque nos muscles. Tous les jours nous entendons et voyons de nouvelles horreurs qui nous font trembler.

La radio continue à dire que le calme est revenu mais, ici, le carnage continue. Le comble, c'est qu'ils transmettent des chants religieux que nous n'arrivons plus à écouter tellement ils nous sont devenus odieux, vu le contexte.

Hier, l'orphelinat de Gisenyi a été complètement évacué. Espérons que le nôtre le soit aussi au plus vite; espérons que quelqu'un arrive à temps avant que la tragédie ne soit consommée ici aussi.

Nous guettons le Consul italien déjà depuis hier. Il nous a téléphoné pour nous dire qu'il passerait aujourd'hui et nous l'attendons, au moins pour lui remettre notre courrier pour nos familles. Je suis sûr qu'ils souffrent là-bas de ne pas avoir de nos nouvelles.

Si nous avions eu au moins un téléphone de camp, nous aurions pu communiquer facilement. Nous comprenons maintenant que ce sont des choses indispensables dans les pays du Tiers-Monde, plus vitales que les moyens de transport, et nous en sentons cruellement le manque.

Le Père Eros et Emma ne vont pas très bien, ils ont des problèmes d'estomac. Nous manquons de médicaments, il n'y a pas de médecins, la tension nerveuse est très grande et les forces commencent à

nous manquer. Peut-être confère-t-on en ce moment des droits, des devoirs, des circonstances et des modalités, ou négocie-t-on pour sauver les innocents. Le temps passe et tout devient de plus en plus dramatique pour nous! La situation précipite, la folie devient collective. Nous avons la certitude que les pourparlers arrangés loin des conflits résolvent bien peu les problèmes; au contraire ils les accentuent, parce que les intérêts en jeu sont trop nombreux et que beaucoup de gens, occasionnellement de bonne volonté, sont là pour souffler sur le feu. Un peu comme les "organismes humanitaires télévisés", ou mieux, les "organismes fantômes occasionnels" qui arrivent sur les lieux des conflits seulement pour apparaître sur les écrans de télévision et se faire interviewer. Certains se sont appropriés l'aide destinée à la population rwandaise en détresse, puis sont repartis sans avoir rien fait. Que Dieu nous vienne en aide, Lui seul est notre véritable espoir!

Ici à l'orphelinat nous avons ajouté des tables de réfectoire et beaucoup d'enfants dorment dessus, deux par deux; nous manquons de matelas, nous n'avons pas assez d'assiettes; nous avons demandé à quelqu'un de nous fournir le nécessaire mais il semble y avoir des difficultés concrètes pour les transports. Nous ne savons pas encore si ça pourra s'arranger, espérons que oui.

A 15 heures, le marchand de Butare nous a apporté des couvertures, des assiettes, des cuillers et

un peu de boissons: nous étions vraiment à sec. Voilà, au moins pour demain, quelques problèmes pratiques résolus. Il a promis de nous envoyer au plus tôt du riz, des haricots et des pommes de terre; il faut seulement trouver l'escorte militaire.

Nous avons appris qu'à Gikongoro six prêtres ont été arrêtés en deux jours et qu'ils sont tombés aux mains de la gendarmerie ou, plus probablement, ont été tués.

La question est d'ordre politique: si les deux ethnies arrivent à un accord, je ne comprends pas comment elles pourront jamais cohabiter. Celui qui a vu tuer ses parents, ses frères et sœurs sans raison ne pourra pas oublier. L'Eglise devra tout recommencer, en s'occupant d'abord de résoudre des problèmes concrets: le premier, c'est qu'il n'y a plus de structures. Bon nombre de prêtres et d'évêques du clergé régulier local ne se sont prononcés en rien; comment pourraient-ils être indiqués pour s'occuper à l'avenir de la réconciliation et de la reconstruction du Pays?

Les congrégations décimées sont nombreuses, les séminaires n'existent pas, beaucoup de professeurs ont été tués. Une grande partie de la population a participé activement aux massacres, surtout les jeunes. Quand, à la radio, ils parlent d'une population inerte à Kigali, nous ne savons pas de qui ils veulent parler vu que la quasi totalité des gens font partie des milices armées. C'est dans le Sud que les personnes inermes ont été décimées sans raison.

Nyanza, 6 mai

La journée est particulièrement froide et pluvieuse, on dirait que le ciel participe à la douleur des innocents. Il y a déjà un mois que la guerre a commencé, ce sont des moments que nous n'oublierons jamais pour la brutalité, la haine, le sang innocent versé et aussi, pour l'absurdité. Il est inutile de chercher les termes justes pour ces événements qui échappent à la raison humaine. Les bêtes n'arrivent pas à ce niveau.

Je crois qu'on ne parlera plus jamais du Pays des mille collines, mais plutôt du Pays des mille horreurs et des mille infamies, où le monstre prend la place de l'homme, où la raison est absente parce que la logique est celle de la cruauté et du sang.

Nyanza, 8 mai

C'est un dimanche ensoleillé, le nombre des enfants a doublé en quelques jours; le personnel ne s'est pas encore adapté aux temps particuliers que nous vivons et ne se rend pas compte que le problème de savoir ce que nous donnerons à manger à tout ce monde d'ici à quelques semaines commence à devenir inquiétant.

Nous avons averti le Diocèse, mais je crains que la situation soit difficile là aussi.

Presque toutes les paroisses ont été détruites et sont devenues des cimetières pour des dizaines de

milliers de personnes. On ne connaît pas encore le nombre des prêtres et des religieuses assassinés, ou enterrés vivants après avoir été blessés par une arme de taille, comme la religieuse de Nyanza.

J'arrive difficilement à trouver les mots qu'il faut pour de telles atrocités. Je me borne à affirmer qu'il s'agit de la mise en œuvre d'un plan diabolique, conçu par des gens assoiffés de pouvoir et de richesses, qui ont choisi de devenir inférieurs à la bête. Je dois toutefois ajouter que quelques-uns ont risqué leur vie ces jours-ci pour nous amener des enfants à l'orphelinat.

Il y a aussi des gens simples qui ont du cœur et qui savent aimer. Ceux-là représentent l'avenir; par leurs souffrances, leurs prières et leur vraie charité chrétienne, ils attirent la miséricorde divine sur leur peuple.

Nyanza, 9 mai

Ce matin, en téléphonant à Gikongoro, j'ai appris que samedi presque tous les étudiants de l'école Marie Merci de Kibeho ont été tués: 90 adolescents, tous de moins de 17 ans; seuls quatre d'entre eux sont vivants, mais ils sont gravement blessés.

Hier, dimanche 8 mai, ils ont tué ici à côté de chez nous quatre jeunes filles qui cherchaient de rejoindre leur famille. Tous les jours ils tuent impunément; les nourrissons ne sont pas épargnés;

ils disent que ce sont des "serpents". Nous craignons que leur fureur se déverse sur l'orphelinat où beaucoup d'enfants ont trouvé le salut. Nous attendons qu'on vienne nous aider, qu'on nous rassure, qu'on nous protège.

Nous sommes dans une situation précaire, les vivres commencent à manquer et jusqu'à présent nous n'avons encore reçu aucune aide.

Combien de fois n'avons-nous pas songé à partir, à tout abandonner et à passer la frontière!

Mais nous savons très bien que si nous quittons ces innocents il suffirait de quelques heures pour que le drame soit consommé: tous ceux qui ont une physionomie de Tutsi seraient tués. Les autres mourraient de faim parce que l'orphelinat serait pillé.

De toute façon, d'après le communiqué à la radio hier soir, on ne pourra peut-être même plus passer la frontière.

Ils annoncent que les ennemis attaqueront du Burundi. La frontière étant à 15 km d'ici, une attaque signifie pour nous se trouver entre deux feux. Une belle perspective! Mais moins dramatique que notre position à Kigali: là, nous nous trouvons au carrefour de quatre feux.

Le Front patriotique est déterminé à gagner la guerre et à faire tomber ce gouvernement "d'assassins" qu'il refuse de reconnaître et avec lequel il ne veut pas négocier. Seuls les militaires doivent encore se prononcer. Nous verrons comment cela finira.

Nyanza, 11 mai

Voilà déjà trois jours que le Père Eros est malade et d'autres enfants viennent encore d'arriver. Ce matin nous n'avons plus d'eau mais, heureusement, dans les maisons voisines déshabitées les conduites d'eau sont saines et nous avons pu faire des réserves.

Jusqu'à présent nous nous sommes débrouillés pour trouver de la nourriture et pour arranger les chambres afin de pouvoir accueillir les enfants.

Hier, le sous-préfet nous a procuré des laissez-passer; nous comptons les utiliser quand le Père Eros sera guéri.

13 heures. Le Père Eros a une forte crise de malaria. Nous craignons le pire, il n'arrive plus à avaler et rejette tout de suite le Fansidal; nous avons cherché du Kinimax que nous n'avions pas ici et nous avons fini par en trouver à la pharmacie de l'hôpital.

14h30. La crise diminue, une voiture de la Croix-Rouge arrive avec escorte militaire; ils proposent que le Père Eros soit transporté à l'hôpital de Kabgayi. Aussitôt prêt, il est parti avec le personnel européen venu le chercher.

15 heures. Le préfet de Butare vient nous rendre visite, c'est une visite courte mais efficace pour notre sécurité. Lui et son entourage cherchent désespérément l'aide internationale; moi, j'insiste pour les enfants.

Je tâche de lui expliquer que les enfants attirent

l'attention internationale. Il me répond qu'il faut accueillir tous les enfants, que la race ne compte pas pour les enfants. Je ne peux m'empêcher de penser qu'il est bien mal qualifié pour prêcher!

Jusqu'ici nous avons accueilli plus de cent cinquante enfants, surtout des Tutsi.

16 heures. On m'apprend que l'enfant de quatre mois que nous avons baptisé hier est mort. Nous l'enterrerons demain matin. Sa grand-mère l'avait amené à l'orphelinat après des journées de terreur; elle aussi restait pour soigner le seul survivant de sa famille!

Je me suis entretenu avec les frères rwandais (deux séminaristes des frères rogationnistes) sur ce qu'il convenait de faire. J'espère qu'ils ne vont pas continuer à se cacher mais qu'ils vont se mettre à collaborer à la bonne marche de la communauté; ils ont compris et ont repris courage, ils se mettront certainement à l'œuvre.

Il est 22h30. Je fais un tour d'inspection pour voir si tous les jeunes sont à leur poste. Ils me disent qu'ils vont préparer les bidons car il commence à pleuvoir.

Il y a un enfant de 4 ans qui gémit, il fait peine à voir, il a les lèvres fendues et n'arrive pas à manger. Je lui ai donné quelques bonbons et lui ai fait préparer un peu d'eau sucrée, il boit de temps en temps; il est traumatisé, je crois qu'il a reçu beaucoup de coups dans le ventre.

Il est très pénible de voir mourir des enfants sous

ses propres yeux, surtout cet enfant qui est arrivé après trois semaines de privations et avec un regard plein de terreur. Nous ne pouvons rien faire pour lui, nous attendons qu'un médecin vienne, pour sauver au moins ceux qui peuvent être sauvés. Le nombre des malades augmente, les problèmes d'organisation se multiplient, les chambres disponibles sont saturées, les enfants dorment l'un contre l'autre sur des nattes. Les tout-petits ont besoin de lait mais il n'y en a pas. Nous vivons le cœur confiant mais il nous arrive souvent de pleurer; après, nous recommandons à espérer et à encourager les autres.

Ici tout près il y a un barrage où on entend rire au milieu du tapage; tous les jours on y tue des gens. La radio continue de dire que le calme est revenu, que l'on peut circuler librement: ils mentent désormais depuis plus de trente jours. Qui sait si nous réussirons à faire face à la situation et si les organisations internationales pourront arriver bientôt pour redonner courage à ces petits innocents!

Nyanza, 12 mai

Je pense à l'enfant de quatre mois que j'avais baptisé et qui est mort hier: je lui avais donné le nom de Jean-Baptiste, son frère Alexandre était le parrain. La cérémonie avait été émouvante, simple et discrète. Les funérailles aussi se feront simplement, avec deux fillettes vêtues de blanc, trois bou-

quets de fleurs et surtout, la prière et la présence de tous les enfants.

Je n'ai pas pu célébrer la messe. A 7h30, j'entends crier près de la porte d'entrée, je descends à toute vitesse et je vois plusieurs personnes venues du dehors et qui ont pénétré dans notre enceinte en train de frapper une femme. Je les apostrophe en leur disant qu'ils sont entrés à l'orphelinat sans en avoir le droit, qu'ils sont des voleurs et que, s'ils ne respectent pas les autres, ils n'ont pas à implorer l'appui international.

Ils s'enfuient en abandonnant la femme mais un attroupement commence à se former. Je crie que seuls les militaires autorisés peuvent entrer à l'orphelinat et que les autres n'en ont pas le droit. La situation est critique, autour de moi j'ai tous les jeunes de l'orphelinat prêts à l'attaque. Ces gens ont peur, leur chef s'avance et me dit qu'"ils ont besoin de cette femme". Je réplique que la femme reste à l'orphelinat et qu'ils ne se permettent plus jamais de passer l'enceinte car, s'ils le font, nos gardes ont l'ordre de les traiter comme des voleurs.

Je téléphone au sous-préfet pour expliquer la situation, puis au préfet. Quelques minutes plus tard le capitaine de la gendarmerie m'appelle pour me dire qu'ils arrivent au plus vite.

Cinq gendarmes accompagnent le capitaine avec lequel nous entretenons de l'accident. Sur sa demande, je lui remets la liste des personnes qui sont à l'orphelinat et je lui montre les fiches des derniers arrivés. J'ai l'impression qu'il cherche les

enfants de quelqu'un. Il me demande si nous voulons des militaires pendant la journée. Je le remercie et lui explique que nous avons déjà un ouvrier, ex militaire, qui assure notre garde. Serait-il disposé, plutôt, à lui donner une arme?

Après avoir interrogé Albert et contrôlé ses documents, le capitaine est d'accord. A 14 heures nous devons être à la gendarmerie pour retirer l'arme.

En partant, ils prennent la voiture que le commerçant nous avait laissée.

Les ouvriers me racontent que pendant que je parlais avec le capitaine, les gendarmes ont livré la femme à ceux du dehors. Elle a été tuée par un coup de marteau à la nuque et jetée dans la fosse pleine de cadavres. Des 25 mètres de profondeur sur 2 de large, il ne reste plus que quelques mètres pour qu'elle soit pleine.

En allant à la gendarmerie, je vois les gens aux différents barrages; ils ont peur, on dirait qu'ils ont reçu des remontrances, voire des menaces s'ils recommencent. Il y va de la coopération, surtout maintenant qu'ils sont au bout du rouleau et que personne ne les aide. A mon retour, leur peur augmente à la vue de l'arme; je leur parle, je les sermonne et je vois qu'ils ont honte.

A l'entrée de chez nous, nos gardiens me disent qu'aux barrages ils ne touchent plus aux enfants, ils les laissent même passer et les envoient à l'orphelinat. Je crois que le préfet a compris le message que je lui ai lancé quand il est venu ici: "Les enfants"

émeuvent la communauté internationale et c'est à travers eux qu'il faut demander de l'aide".

Il est resté pensif puis m'a dit que j'avais raison. Aujourd'hui, plus de soixante enfants sont arrivés, les dortoirs sont saturés, nous tâchons de faire de la place de toutes les façons. Nous sommes en train de devenir un camp de réfugiés, bientôt nous devons prévoir deux tours de service.

Ce soir un autre enfant est mort. Il avait 11 ans; il était arrivé dans un piteux état et souffrait probablement d'asthme. La seule consolation, c'est que nos petits ont, eux du moins, une sépulture chrétienne. Il n'a pas pu résister aux coups qu'il avait reçus au ventre et à la tête.

Tous les siens avaient été tués; lui aussi nous quitte pour le ciel après quelques heures d'agonie, accompagné par la prière de ses compagnons et par l'affection des mamans qui sont présentes ici à l'orphelinat et qui, elles aussi, ont perdu leurs enfants.

Parmi les derniers arrivés, il y a une fillette de neuf ans de Mubuga qui a fait plus de 120 km à pied en portant sur ses épaules sa petite sœur de quelques mois. Nous avons été heureux de les voir arriver mais, face à des cas pareils, nous n'arrivons pas à retenir nos larmes. Elle a erré sans but, sans savoir où aller, elle n'avait plus personne. Je ne sais qui lui a indiqué l'orphelinat.

Il y a des enfants malades, nous avons besoin d'un médecin, nous attendons qu'on vienne nous

aider. La confiance et la bonne volonté ne manquent pas mais nos forces diminuent.

J'espère que le Père Eros va mieux, demain je vais lui rendre visite, j'aurai une escorte militaire.

Nyanza, 13 mai

Avec l'escorte militaire, je me suis rendu à Kabgayi. Le Père Eros se rétablit, il a encore besoin de beaucoup de repos et de reprendre des forces. La communauté de sœurs qui l'accueille m'a fait une excellente impression. Je lui ai raconté la situation à l'orphelinat, les difficultés qu'il y a sur les routes; les barrages se sont multipliés et les gens qui les contrôlent sont peu recommandables. J'ai avec moi un militaire qui devrait me protéger.

Nyanza et Ruhango sont en état d'alerte, beaucoup de monde arrive du Bugesera*, le camp militaire de Gako est aux mains du Front patriotique.

En voiture, le soldat me dit que l'ennemi continue à lancer des bombes mais qu'eux n'en ont pas.

Je me rends à Gitarama pour rencontrer les Italiens de chez Astaldi**. Toute la population a l'air d'y être désœuvrée, la ville est envahie de gens venus de tous les côtés du Pays. Près de l'hôpital je vois beaucoup de malades et de soldats blessés. Dans une ville pareille il doit être bien difficile de vivre!

* Région au sud-est du Rwanda.

** Entreprise italienne occupée à asphalter la route Gitarama-Kibuye.

Nyanza, 15 mai

C'est dimanche, encore une semaine passée! La protection de Dieu ne nous a pas manqué et le problème de l'eau est momentanément résolu.

Vers midi, deux médecins de la Croix-Rouge arrivent de Gitarama pour me donner des nouvelles du Père Eros; ce sont eux qui le soignent. Ils me disent qu'il a besoin de reprendre des forces et qu'ils le laisseront sortir de l'hôpital vers la fin de la semaine.

Je leur confie une lettre pour le Catholic Relief Service auquel je demande des couvertures, des matelas et des vivres. Demain, ils passeront me chercher pour aller ensemble à Butare.

20h30. Maria Mukakalisa, une des petites filles rescapées de Kigali, s'éteint sereinement dans les bras de Emma. Elle allait mal depuis trois jours; frêle de constitution, elle n'a pas pu résister à la crise de malaria. Ce sera un ange au ciel qui priera pour nous, pour que la paix revienne au Rwanda. Que sa souffrance puisse produire les fruits du véritable amour chrétien. Elle avait 6 ans.

Nyanza, 17 mai

C'est une journée pluvieuse, nous sommes toujours dans l'attente de quelque changement ou d'une visite, et chaque jour qui passe nous remercions Dieu qui est notre providence et nous donne la vie. Au seul souvenir des jours terribles que nous

avons vécus nous nous mettons à pleurer. Cela nous donne des nausées et nous fait frémir d'horreur. Ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons vécu pendant ce mois et demi, nous ne pourrions jamais l'oublier.

Dans cet orphelinat qui nous a accueillis et nourris, nous avons vécu des moments dramatiques. L'ouverture des hostilités a eu lieu ici à Nyanza. Tous les jours on entendait tirer, les gens étaient pris et conduits à la boucherie, femmes et enfants, adultes et vieillards, tous fuyaient, tir à la cible préféré des soldats. Ce sont des gens qui n'étaient pas habitués à entendre les coups de feu, ils ne savaient ni pourquoi ils étaient recherchés, ni quelles étaient les fautes qu'ils avaient commises. Les mères qui cherchaient à défendre leurs enfants étaient barbaquement mutilées et massacrées à coups de machette. La plupart d'entre eux étaient condamnés parce qu'ils appartenaient à la race tutsi.

Les premiers jours ont été atroces. Les gens cherchaient refuge à l'orphelinat, et nous, nous essayions de les convaincre d'aller en pleine campagne: c'était leur seul salut. Nous savions que les soldats seraient entrés et qu'ils auraient tué les enfants aussi, comme ils l'avaient fait à Kibeho, à l'église où des milliers de gens de tous âges ont été massacrés d'abord à coups de grenades, puis achevés à coups de hache. Pour eux, une grande fosse commune, puis le feu qui a détruit toute la paroisse.

Kibeho n'est pas le seul endroit où ces choses se sont passées. Rien qu'entre Butare et Gikongoro, il

y a plus de quinze paroisses où des faits de ce genre se sont répétés; dans certaines paroisses comme à Kaduha, il y a eu plus de dix mille morts.

Aujourd'hui, nombre de paroisses n'existent plus; ces œuvres réalisées avec tant de sacrifices ont été balayées. Dans ces paroisses, plus de cent mille personnes ont perdu la vie.

Avec le mois de mai ont commencé les problèmes logistiques d'une communauté qui augmente à vue d'œil.

Les enfants affluent par petits groupes, ils sont tous traumatisés et ont une longue histoire à raconter. Beaucoup sont gravement blessés à la tête, aux bras ou aux jambes. Les coups sont tous d'armes de taille.

C'est la semaine des horreurs, les recherches continuent, la folie humaine n'a plus de limites; autour de nous il n'y a plus de personnes humaines mais seulement des sauvages assoiffés de sang. On parle de femmes enceintes qui sont lacérées, de vieux auxquels on brise les jambes avant de les achever, de jeunes filles mutilées, d'hommes coupés en morceaux.

Aucune commune du Rwanda n'a été épargnée. A la radio on parle de deux cent mille morts, je crois que ce chiffre est très inférieur à la réalité. D'après les nouvelles que j'ai pu recueillir, le nombre des morts dépasse largement le million et demi. Un jour, l'histoire le dira.

Ce n'est pas seulement un génocide, c'est aussi un désastre écologique. Ces jours-ci nous voyons détruire de vastes régions boisées; l'intention est de débusquer ceux qui y sont cachés.

L'homme a perdu la raison, il s'est ravalé au rang de la brute, sans plus aucun sentiment et avec une férocité effrayante. Il y en a qui tuent des gens avec qui ils vivaient en parfaite harmonie la veille.

Le drame qui est en train de se dérouler marque l'humanité. Nous vivons des moments terribles dont la raison nous échappe. Il n'y a de sécurité nulle part, le pays est à feu et à sang; chacun fait ce qu'il veut, les autorités incitent les foules à prendre les armes pour détruire l'ennemi.

On se demande qui est l'ennemi si toutes les institutions ont été sapées avec une fureur dévastatrice.

Les professeurs ont été égorgés, les médecins exécutés, les commerçants volés et tués, et ceux qui appartenaient à un autre parti ont été barbaquement éliminés.

D'abord les Tutsi ont été tués, puis ceux qui avaient une femme tutsi, puis ceux qui appartenaient à un autre parti, et pour finir, les préfets et les maires qui s'étaient opposés aux massacres. C'est le cas du maire de Nyanza, du préfet de Butare et d'autres officiers militaires.

La Garde présidentielle et les milices ne sont pas au front, ils sont en train de massacrer les innocents et proclament que "dans le Pays il ne doit pas rester un seul Tutsi, et les générations futures ne doivent pas entendre parler de cette race." Ils tuent aussi les enfants parce qu'ils disent que ce sont des "serpents".

L'Eglise a payé un lourd tribut.

Dans le diocèse de Gikongoro il ne reste que cinq prêtres, dont deux Européens. Les trois derniers prê-

tres ont reçu un mandat d'arrêt et ont été conduits à la prison de Butare où les prisonniers se sont refusés de les tuer. Ils ont été ensuite reconduits à la prison de Gikongoro où ils ont été sauvagement massacrés. Pour ces prêtres, le Père Ireneo Nyamwasa, le Père Canisio Mulinzi et le Père Aloyisi Musoni, et pour ceux qui ont été arrêtés à l'orphelinat: le Père Callixte Witonze, le curé de la paroisse de Nyanza, le Père Jean Bosco Yirirwahandi et le Père Innocenti Nyangezi, nous offrons à Dieu notre prière: que leur sacrifice obtienne la paix espérée pour leur patrie.

Dans tous les diocèses du Rwanda la situation est tristement dramatique: des communautés entières ont été éliminées, des paroisses se sont transformées en cimetières, des écoles sont devenues tristement célèbres pour les massacres qui y ont eu lieu. Il y a même des hôpitaux où les malades ont été tués par des militaires, et des camps de réfugiés exterminés. Rien n'a été épargné.

A la base de tout cela: le parti unique du vieux régime, les soldats et les milices armées.

Beaucoup de gens ont été pris dans la spirale de la violence sous menaces, d'autres se sont associés pour en tirer un profit personnel, nombreux sont ceux qui souffrent en silence et cherchent de protéger les autres au risque de leur vie.

De temps à autre quelqu'un nous amène des enfants et nous dit: "Père, nous sommes menacés si nous cachons quelqu'un".

Les militaires aussi nous amènent des enfants, cela nous fait espérer et nous encourage. Ils en ont

Le enfants qui meurent!

amené quatorze en une seule fois, dont trois jeunes filles gravement blessées à la tête.

Nyanza, 18-19 mai

Nous attendons toujours que la situation se calme. Ici à l'orphelinat nous avons quelques cas de dysenterie et nous avons dû improviser une zone d'isolement. Nous n'avons pas de problèmes d'eau; les grands font régulièrement les nettoyages. Jusqu'à quand pourrons-nous tenir? Chaque jour, la menace se fait plus pressante. Finalement les journalistes arrivent, le Père Eros aussi, et pour nous c'est une grande fête! J'étais en train de dormir. Leur arrivée me rassure. Finalement des Européens! Des nouvelles, des lettres de ma famille, les larmes me montent aux yeux...

Les journalistes nous disent qu'on viendra nous donner le change et que nous devons rentrer en Italie. Nous nous étions pourtant habitués; il n'est pas facile de quitter nos enfants et nous espérons pouvoir les emmener tous au plus vite. A table, nous partageons le peu que nous avons. C'est un repas tout différent. Et le soir, assis dehors, chacun raconte un peu ce qu'il a vécu de terrible ces derniers mois. La nuit, nous dormons plus tranquillement. L'arrivée des journalistes fait comprendre aux gens que l'orphelinat n'est pas isolé, les Blancs sont une garantie. Ce n'est que tard le soir que je lis les lettres qui sont arrivées de chez moi, après m'être enfermé dans ma chambre pour ne pas laisser voir mes larmes qui coulent abon-

damment. Nous avons quelques problèmes avec notre personnel. Pour certains d'entre eux, à la maladie physique s'ajoute la douleur d'avoir vu tuer des êtres chers. Il est difficile d'accepter une telle réalité, ils n'ont plus personne, désormais leur famille c'est nous.

Nyanza, 20 mai

Vendredi matin, 20 mai, escorté par un militaire armé, je conduis les journalistes à la frontière du Burundi. La situation est difficile, on me fait passer sans formalités car on me connaît. Je m'entends dire "c'est le Père de l'orphelinat" mais je m'aperçois que les sourires sont forcés. En revanche on demande au militaire ses documents; c'est une drôle d'histoire, le désordre règne. De temps en temps, j'offre une cigarette pour calmer la tension de qui veut faire des difficultés, ou bien je le gratifie de quelque titre honorifique pour qu'il se sente important et c'est alors que se manifeste l'homme qui a peur: il me salue, me demande comment je vais, me sourit. Il suffisait de peu pour éviter cette guerre, il suffisait de prendre position le premier jour et tout se serait résolu avec un petit nombre de victimes. Mais nous avons cru que c'était un règlement de comptes "entre Africains" et nous les avons abandonnés à eux-mêmes.

A la frontière je rencontre le Consul italien, le Père Giorgio, le Docteur Mussi, Alexis Briquet, Renata Pisu, Luciano Scalettari, Nino Leto, repor-

ter photographe pour la revue "Famiglia Cristiana", Fausto Biloslavo, journaliste. Nous saluons Gian Micalessi, Federico Marchini et Claudio Monici journaliste du quotidien "Avvenire" (*dont quelques articles sont publiés dans ce livre, n.d.r.*) qui partent pour le Burundi. Nous ne sommes plus seuls; un avenir attend nos enfants. L'évêque, monseigneur Jean-Baptiste Gahamanyi est vivant! Nous allons lui rendre visite à Butare.

Avec lui, il y a quelques prêtres échappés au massacre. Je suis heureux de le rencontrer. C'est un homme qui a beaucoup souffert, il nous dit que le peuple rwandais a besoin d'aide, il nous demande de ne pas l'abandonner parce que nous sommes tous nécessaires. Beaucoup d'innocents souffrent injustement. C'est une invitation et en même temps une prière qui nous va droit au cœur. Finalement la joie explose à Nyanza, un nouveau chapitre commence pour l'orphelinat et pour nous.

Avec ces enfants, nous avons vécu les moments les plus dramatiques de notre existence, nous avons souffert ensemble et nous continuerons à travailler pour eux, pour qu'ils puissent reconstruire leur Pays dans la concorde et dans la paix.

Nyanza, 21 mai

Nous passons les consignes, nous informons les nouveaux arrivés de la situation, nous faisons connaissance avec le personnel. C'est eux qui devront

+ 600 enfants / 25 ans
veiller à la bonne marche de toutes les activités et en porter le poids.

Comme à son habitude Emma encourage les autres, sa foi est toujours forte, elle prie et espère pour son peuple et pour les enfants qui désormais l'appellent "mamai".

Je pense aux prêtres, aux sœurs et aux fidèles qui ont été assassinés, je pense aux gens qui ont risqué leur vie pour sauver des voisins, aux enfants qui nous racontaient avoir trouvé refuge chez des gens secourables, aux militaires qui nous amenaient des enfants en cachette. Des gens simples qui ont risqué leur vie pour sauver leur prochain.

Il est 15h30, nous quittons l'orphelinat. A Butare règne un air d'infinie tristesse. Près de la frontière, le dernier barrage met notre patience à rude épreuve; finalement, on nous laisse partir, il est 18 heures. Nous sommes au Burundi.

Notre pensée et notre reconnaissance vont au Docteur Mussi et au Père Giorgio Vito qui sont restés à notre place pour protéger nos enfants.

Je suis certain qu'avec leur générosité et leur disponibilité ils serviront la cause de nos enfants.

Il fait déjà noir, j'ignore ce que je pourrai faire en Italie pour sauver mes petits, la guerre rôde, les maladies sont aux portes car ils sont plus de six cents dans une structure faite pour en abriter cent cinquante, la saison sèche approche et l'eau va manquer. Que Dieu nous donne la grâce de voir revenir le sourire chez nos enfants.

CORRESPONDANCE ENVOYÉE
DE NYANZA PAR LE PÈRE VITO

Nyanza, 2 mai 1994

Très chère Maman,
très chers frères et sœurs,
bien chers amis,

J'espère que cette lettre vous arrivera au plus vite pour vous donner de mes nouvelles et vous raconter les événements de ces dernières semaines au Rwanda.

Je me suis trouvé dans une situation particulière. Le Seigneur m'a donné la grâce d'en sortir avec les 62 personnes qui étaient avec moi et qui, grâce à ma présence, ont été épargnées. Nous sommes tous sortis de Kigali sains et saufs; maintenant, nous nous trouvons à Nyanza, au sud du pays, où la situation est relativement calme: jusqu'à aujourd'hui nous n'avons pas eu de problèmes. Nous essayons de subvenir aux besoins des enfants du mieux que nous pouvons étant donné les moyens limités que nous avons à disposition. Ne croyez pas que je n'aurais pas aimé partir, j'aurais pu le faire en laissant mourir tout le monde. Comme prêtre, je n'ai pas eu le courage de les abandonner. Je mets mon espoir dans la Providence et je suis certain que Dieu continuera à nous assister et à nous protéger.

Espérons aussi que les choses se calment et que

l'on puisse partir d'ici. Beaucoup de gens sont rentrés il y a longtemps; nous restons pour donner du courage à ces gens abandonnés.

Que vous dire des milliers de personnes qui n'ont plus rien? Que vous dire des gens qui ne savent où aller et qui continuent d'errer sans but! Nous seuls, les Blancs, qui sommes devenus rares, réussissons un peu à les rassurer, à leur donner une lueur d'espoir.

J'ai souvent pensé à vous et je sais que vous êtes préoccupés pour moi. Dieu m'a fait sortir vivant d'une situation impossible et je suis sûr qu'il me donnera des forces afin de vous revoir tous. Priez pour que la paix revienne vite parmi ce peuple.

Si tout s'était passé quelques semaines plus tard je n'aurais pas été ici avec eux, mais il en a été autrement.

Nous sommes à présent un peu plus de trois cents avec les derniers arrivés qui ont échappé au massacre. Je crois qu'il en arrivera encore, et chacun d'eux a une triste histoire à raconter. Les adultes se chargent des services d'ordre général tandis que nous, nous veillons à ce que rien ne manque. Les nettoyages quotidiens sont assurés, les plus grands font des travaux de jardinage, les filles s'occupent des plus petits et les mamans qui ont réussi à se sauver et qui ont perdu presque toute leur famille ont retrouvé une raison de vivre.

Le 23 avril deux enfants sont arrivés, une des deux avait fait plus de 30 km à pied. Quand je l'ai

vue entrer elle m'a fait pitié, elle s'appuyait à un bâton, elle avait un pied blessé. Elle a sept ans et s'appelle Claudine. Je pense que nous aurons beaucoup de travail les prochains jours pour accueillir les enfants qui arriveront de tous les coins du Pays.

Le Rwanda ne sera plus le même, beaucoup de nos amis sont partis, ou pour le ciel ou pour rentrer chez eux. Entre Butare et Gikongoro ne sont restés que peu de Blancs. Les gens commencent à demander notre aide, ils ne se sont pas rendu compte que la guerre déclenchée par un groupe de fanatiques a détruit des dizaines d'années de leur histoire.

Hier, 1^{er} mai, le Consul d'Italie est arrivé; nous avons pu avoir des nouvelles et il nous a parlé d'une évacuation possible. C'est à lui que je confierai cette lettre.

Aucune commune du Sud n'a été épargnée, la semaine dernière a été terrible. L'orphelinat n'a pas été touché; même plus, chaque soir des militaires arrivent pour monter la garde et nous protéger contre les bandes de voleurs.

C'est maintenant que commence la véritable tragédie du Rwanda: maladies, famine, insécurité etc. Jusqu'à présent nous n'avons manqué de rien, nous n'avons souffert ni de la faim ni de la soif. Les enfants, des plus petits aux plus grands, vont bien.

L'autre jour, les militaires nous ont amené quatorze enfants et trois jeunes filles. Cinq d'entre eux étaient blessés. Nous avons peu de médicaments, nous espérons en recevoir au plus vite. Il faudrait aussi quelques médecins. A Gatata tout est en

ordre, les gens ont défendu la paroisse et l'institut.*

Le Père Eros et moi nous encourageons à tour de rôle, nous essayons de garder le moral. Nous espérons fort que tout cela finira au plus vite.

Ne craignez pas pour nous. Nous sommes dans les mains de Dieu. Si notre sacrifice a servi à sauver toutes ces vies humaines, cela valait la peine. Nous sommes sereins et plein d'espoir. Notre vie sacerdotale a pris tout son sens même s'il ne nous reste maintenant que l'indispensable, vu que tout ce que nous possédions a servi à soulager la souffrance autour de nous.

Je vous embrasse tous affectueusement.

Vito.

Nyanza 9 mai 1994

Excellence révérendissime,**

Suite aux événements néfastes du mois dernier ici au Rwanda, étant donné que la situation de ces derniers jours n'a pas changé, du moins en ce qui concerne les exécutions sommaires de ceux qui appartiennent à l'ethnie tutsi et qui cherchent d'échapper au massacre; étant donné que depuis cette semaine beaucoup d'enfants errent sans but dans tout le Sud du Pays et sont sauvagement tués sans

* Ecole de formation pour les jeunes filles qui aspirent à la vie religieuse.

** Lettre non expédiée du Père Vito à son Excellence le Nonce apostolique du Burundi.

aucun scrupule (d'après le témoignage d'enfants qui heureusement ont pu arriver à l'orphelinat, témoignage confirmé par des adultes), je Vous demande de me procurer une protection internationale pour mes 300 enfants.

Nous ne voudrions pas que la folie homicide de certains puisse encore nuire à tant de petits innocents.

Certain de pouvoir compter sur votre aide et confiant dans la Providence, veuillez agréer, Excellence révérendissime, mes respectueuses salutations et l'assurance de mes prières.

P. Vito Misuraca.

Nyanza, 15 mai 1994

Bien chère Edy,*

Cela fait un mois que nous sommes arrivés ici à Nyanza. L'orphelinat est protégé. Les enfants continuent d'affluer et nous racontent des histoires atroces qui dépassent l'imagination.

La plupart sont très jeunes, en dessous de 8 ans; beaucoup d'entre eux ont fait plus de 50 km à pied, vivant en cachette de peur d'être pris et tués. Ici la vie n'a plus de valeur, on tue sans raison les adultes, les vieillards, les enfants.

* Cousine du Père Vito.

Nous attendons que la communauté internationale se manifeste et nous garantisse un minimum de sécurité. Aujourd'hui sont arrivés deux médecins de la Croix-Rouge internationale, ils ont visité les enfants, ils assureront un service régulier. Ils sont à 30 km de distance. Ce sont des Suisses.

A 20h30, notre chère Mukakalisa s'est éteinte dans les bras de Emma. Elle était en proie à une crise de malaria depuis trois jours, elle était très affaiblie et n'a pu résister.

Il y a déjà trois enfants qui sont morts ici à l'orphelinat, en temps normal nous aurions pu les soigner. Ils prieront pour nous, et je suis certain qu'avec leur innocence ils obtiendront la grâce de notre Père céleste.

Nous avons maintenant plus de 480 enfants. Ils arrivent continuellement, terrorisés; ils nous racontent les yeux pleins de larmes que tous leurs proches ont été tués. Je les rassure: à partir de maintenant cette maison est la leur. Nous arrivons encore à trouver de la place.

Nous avons encore un peu de vivres en réserve. Espérons que l'horizon s'éclaircisse dans ce Pays et que la vie reprenne à sourire.

Edward et les autres enfants vont bien et vous saluent cordialement.

Pour ma part, j'espère vous revoir bientôt et vous embrasse affectueusement.

Vito.

RÉFLEXIONS SUR L'ESPÉRANCE

Maintenant que je me remets à écrire ces lignes, un an et demi après les événements, je m'aperçois que beaucoup de choses ont changé dans ma vie, comme d'ailleurs au Rwanda. Le fait d'être ici avec les enfants, de travailler pour eux, de lutter malgré les mille difficultés pour qu'ils aient un avenir serein, pour voir revenir sur leurs visages et dans leurs cœurs le sourire et l'espoir, tout cela me fait réfléchir encore plus sur le drame du Rwanda, pays des mille collines, mais aussi aujourd'hui, hélas! des mille fosses communes, où des milliers d'innocents ont tragiquement laissé leurs dépouilles mortelles.

Je m'interroge encore sur les raisons de tant d'absurdités, je cherche à comprendre, j'écoute ceux qui, avec des raisonnements alambiqués, tentent de m'expliquer les faits, l'histoire, le motif profond d'une tragédie apocalyptique où la folie humaine est devenue une logique commune et la cause ethnique le ressort de tant d'absurdités.

Une tragédie où l'arme la plus meurtrière, avec la machette, a été ce petit transistor que tout le monde possédait, au travers duquel était lancé le message qui incitait le peuple au massacre en intercalant des chants religieux entre un appel et l'autre.

Une petite radio qui a perverti tout un peuple, qui l'a rendu complice d'une folie insensée, indigne de tout être humain, qui l'a incité à prendre part à d'horribles méfaits et l'a contraint à l'exil. Au fond, ceux qui ont tout planifié savaient ce qu'ils voulaient, et peut-être est-ce poussés par la peur de ne plus avoir les mille avantages du pouvoir qu'ils ont

perdu la raison remplacée par la démence, et qu'ils ont entraîné leur peuple avec eux, en couvrant de boue son nom et sa dignité.

Ceux qui ont cru résoudre tous les problèmes par l'assassinat ont oublié qu'ils devront régler leurs comptes avec la justice, humaine et divine. A ce moment, les garanties avancées par les hommes ou par les subtilités bureaucratiques seront veines.

Tôt ou tard, les responsables auront des comptes à rendre. La tragédie rwandaise a été suivie en direct par les médias du monde entier qui ont montré des scènes atroces, des violences inouïes, des carnages infâmes, mais rarement les actes de générosité de ceux qui ont permis à beaucoup de survivre alors que la peine de mort avait été décrétée à leur endroit.

La générosité ne fait pas sensation, elle trouve peu de place dans les nombreux faits divers de la chronique. J'ai essayé d'imaginer tous ces jeunes qui, un fusil en main et au péril de leur vie, chargeaient sur leurs épaules les enfants qu'ils trouvaient vivants avant de se remettre en marche. Ces jeunes ont su être généreux malgré l'adversité. Je considère ces gestes plus sensationnels que les méfaits parce qu'ils réhabilitent la dignité humaine.

Des gens ordinaires ont été capables d'accomplir des gestes héroïques et désintéressés; de leurs cœurs ont jailli des sentiments vrais, sincères et profonds qui manifestaient leur noblesse d'esprit et la foi profonde qui les animait. Dans le cœur de ceux qui sont capables de faire un choix en faveur de la vie -

malgré l'adversité ou l'opinion contraire de ceux qui les entourent - existe la solution de nombreux problèmes, la force de faire de simples gestes concrets qui seront à la base d'un grand dialogue. Un dialogue nécessaire, qui naîtra de la bonne volonté de ceux qui ne se sont pas sali les mains avec le sang des innocents, mais qui sont peut-être encore aujourd'hui victimes de l'oppression des assassins qui ont peur d'être isolés.

Aujourd'hui le Rwanda a besoin de gestes concrets pour présenter aux yeux du monde une nouvelle image qui balaie l'ancienne; besoin de gestes concrets qui mettent de côté les bavures des rancœurs et des représailles personnelles, et manifestent la volonté de s'affirmer de plein droit; besoin de gestes qui redonnent confiance aux gens et fassent renaître l'espoir chez les jeunes; besoin de gestes qui nous parlent des hommes, enfants de Dieu.

Souvent quand l'homme commet une faute, il se ronge à la recherche de raisons pouvant justifier ses actions à ses yeux ou aux yeux des autres, et il croit que ces excuses lui enlèvent toute responsabilité personnelle de rendre compte à Dieu, qui l'a créé à son image.

Tout homme construit sa vie sur la base de valeurs auxquelles il croit, des valeurs qui lui ont été inculquées par sa famille et par la société qui l'a vu naître. Mais dans ses choix, il doit souvent consentir à faire des compromis et ses décisions en deviennent moins libres. Plus il accepte les compromis, moins lui-même a de liberté.

Je me demande combien de ceux qui ont tué ont dû le faire forcés sous peine de mort; combien ont participé activement, à l'encontre de leurs propres convictions, et se sont sali les mains et surtout le cœur de crimes qu'ils n'auraient jamais pensé commettre. Cependant, eux aussi ont fait un choix, et peut-être aujourd'hui sont-ils en proie aux remords pour avoir tué des personnes chères, et se retrouvent-ils sans famille et sans toit, à la merci d'autrui et avec la perspective d'être encore usés comme chair à massacrer.

Je me demande aussi combien, obligés de tuer, se sont rebellés parce qu'ils ne voulaient pas commettre un crime si atroce et ont su résister à ceux qui voulaient violer leur conscience en les obligeant à enfreindre la loi de Dieu.

Ceux qui ont survécu à une telle violence sont accrédités pour résoudre les problèmes de leur pays.

Ami, c'est à toi que j'adresse ces pages que je m'adresse. Elles ne sont pas d'un style recherché, mais elles sont le fruit de réflexions spontanées, nées dans des moments difficiles et dramatiques. Je m'adresse à toi pour te dire que dans ce merveilleux pays des mille collines toujours vertes, l'espérance vit encore. Tu peux contribuer à redonner à ce pays la crédibilité nécessaire pour le réhabiliter aux yeux du monde.

REPORTAGES DE L'ENFER

par Claudio Monici
envoyé du quotidien AVVENIRE

Avvenire, 9 avril 1994

KIGALI, L'HEURE DE LA VENGEANCE

KIGALI. A Kigali la chasse aux prêtres est ouverte, sans distinction d'ethnies; on tue des religieux et des sœurs aussi bien bantous (Hutu), qui sont en plus grand nombre, que batutsis (Tutsi).

Dans la capitale rwandaise la situation échappe aux contrôles et l'ethnie minoritaire des Tutsi est pourchassée sans merci. Il y aurait déjà un millier de victimes. Le risque que la guerre entre les deux groupes puisse reprendre, à quelques mois de la signature d'un accord de paix, est tout à fait réel. On craint une nouvelle et dramatique "épuration ethnique" à coups de machettes. Le mouvement de la guérilla tutsi a repris les armes et a déclaré la guerre à Kigali.

Dans la capitale, vingt-deux à vingt-cinq religieux et religieuses ont été assassinés de sang froid à coups d'armes à feu et de machettes; dix autres auraient été tués à Gisenyi, une ville du nord. C'est la nonciature apostolique de Kigali qui dénonce les faits dans un reportage de la Bbc britannique. Les auteurs des massacres seraient la Garde présidentielle ainsi que des factions de l'armée hutu qui s'opposent au dialogue interethnique, étant contraires à tout compromis avec les Tutsi. Ils procéderaient au carnage maison par maison, à la recherche de civils et de religieux africains, mais aussi de ceux qui ont appartenu au gouvernement, pratiquement décimé après l'assassinat de presque tous les leaders

politiques et des principales autorités institutionnelles qui avaient ouvert le dialogue, selon des informations de la section italienne du Front patriotique rwandais.

Dans les environs du parlement, la Garde présidentielle a attaqué à coups d'artillerie six cents rebelles du Front qui se trouvaient à Kigali pour les négociations.

A Nyundo, d'après des informations recueillies via Bruxelles par la revue AlfaZeta, trois prêtres, un religieux et cinq professeurs d'un petit séminaire ont été tués. "D'autres informations parlent de militaires qui ont fait irruption dans une église de San Charles Lwanga de Nyamirambo - informe un communiqué d'AlfaZeta -, obligeant les gens à sortir de l'église, puis ils ont massacré un nombre non précisé de personnes en tirant sur eux". Au Centre sanitaire de Masaka (archidiocèse de Kigali), des militaires ont "froidement tué dans leurs lits les Tutsi blessés". Pendant que Radio Rwanda transmettait un communiqué enjoignant aux soldats de garantir la sécurité, des militaires ont arrêté le consul du Luxembourg au Rwanda, Monsieur Shamukiga, militant d'une association pour la Défense des Droits de l'homme. A Kigali, au Centre de Remera Christus, beaucoup de personnes ont été tuées, de même que, surpris en réunion dans le centre ville, les pères jésuites Mahane et Gahigi, cinq prêtres rwandais (Gakwaya de la diocèse de Gikongoro, Boniface Kanyoni de Butare, Jean-Marie Niyitimana et Nzakuburana de la

diocèse de Gikongoro et Juvenal Rutumbu de la diocèse de Ruhengeri, vice-directeur du grand séminaire de Nyakibanda) et neuf sœurs de l'Institut séculier "Vita et Pax", toutes rwandaises. Des sœurs espagnoles et des pères jésuites belges ont été épargnés.

Toujours de source AlfaZeta, certains quartiers de la capitale semblent calmes (Muhima) ainsi que certaines régions du pays comme Gitarama, Butare, Byumba et la ville de Ruhengeri.

Les quatre-vingts sœurs et missionnaires italiens présents au Rwanda sont tous en parfaites conditions et n'ont pas été mêlés au massacre des religieux africains. L'anarchie la plus grande règne à Kigali. Il n'y a plus d'autorités politiques. Il y a lieu de croire qu'une énième épuration ethnique est en cours au Rwanda.

Des dizaines de Rwandais qui travaillaient pour divers organismes humanitaires ont été "sélectivement" massacrés sous les yeux de leurs collègues étrangers. La violence ne semble donc pas diminuer après la mort du président Juvenal Habyarimana abattu mercredi soir à l'aéroport de Kigali avec son homologue burundais, Cyprien Ntaryamira. Parmi les victimes, dix militaires belges faisant partie des casques bleus de l'ONU envoyés par Bruxelles ont été torturés et fusillés. Ils étaient responsables de l'escorte du premier ministre ad interim, madame Agathe Uwilingiyimana, arrêtée dans les bureaux de l'ONU et exécutée dans la rue devant les passants.

A Bujumbura, la capitale du Burundi, la situa-

tion semble pour le moment relativement tranquille. Le Conseil de sécurité des Nations Unies, convoqué d'urgence pour examiner la situation au Rwanda, a demandé aux forces militaires et paramilitaires du pays d'Afrique centrale de mettre fin aux actions violentes et de déposer les armes. La déclaration, approuvée à l'unanimité par les membres du Conseil, recommande au secrétaire général de l'ONU, Ghali, de "prendre toutes les mesures nécessaires pour assurer la sécurité" dans le pays.

Avvenire, 11 mai 1994

LE VENT DE LA HAINE SOUFFLE SUR LE RWANDA

BUJUMBURA. Portés par les vents du sud-est, des cumulonimbus chargés de pluie passent rapidement au-dessus de la Plaine des Eléphants. Des nuages denses s'étirent dans un ciel bas. Le grand mamifère aux défenses d'ivoire ne vient plus s'abreuver de sa longue trompe dans les eaux du lac Tanganyika.

De l'animal aux grandes oreilles, il ne reste plus que le nom. La figure primitive du cœur de l'Afrique noire n'a plus cet aspect sauvage que les explorateurs anglais, Burton et Speke, observaient orgueilleusement vers le milieu du dix-neuvième.

"La guerre entre ethnies est comme une maladie qui se propage", dit Boutros Ghali, le secrétaire général des Nations Unies. Et il ajoute dans une interview accordée à un journal européen: "Si nous

avons envoyé cinq mille hommes au Rwanda (*véritable désastre pour les hommes et les choses, derrière les collines en bordure du Tanganyica, ndr*), nous aurions arrangé les choses en quarante-huit heures. Maintenant, il faudra des mois de négociations exténuantes". Mais sans doute Monsieur Ghali oublie-t-il qu'il faudra encore des jours et des jours avant que le massacre ne prenne fin au Rwanda avant de pouvoir entamer d'"exténuantes négociations".

A Bujumbura, les armes à feu fonctionnent avec le silencieux depuis une semaine. La résistance des Hutu, les "courts", a cessé la semaine dernière après une vaste opération de ratissage conduite par l'armée composée de Tutsi, les "longs". "Déposez les armes, c'est un ultimatum", ont ordonné les militaires, mais les Hutu ont choisi de quitter leur république libre et de gagner les collines avec leurs kalachnikov tandis que les coups de mortier et les raffales de mitraillettes pleuvaient sur des civils inermes.

Depuis quelques jours, un vent porteur d'agitation et de nervosité souffle sur la capitale. Le marché fourmille de gens qui achètent et vendent sous le regard attentif de gendarmes et militaires. Tout paraît enveloppé dans la monotonie africaine, en dehors du temps et sans hâte. Mais c'est le vent venant des collines et de l'intérieur du pays qui apporte continuellement à Bujumbura des histoires parlant de meurtres, de destruction, et de deux peuples, les Hutu et les Tutsi, qui restent inexora-

blement divisés, séparés sur la même terre par la haine et par les armes, par la violence des rivalités tribales. Au Rwanda c'est la même histoire ancestrale, mais les rôles sont inversés: là, ce sont les Hutu qui, à coups de mitraillettes et de machettes, dictent leurs conditions et leurs "relations" avec la minorité tutsi. Une seule parole suffit à expliquer la situation de ces deux nations, unies au siècle dernier par la domination allemande d'abord, belge ensuite: c'est la haine. Les Tutsi disent: "Dieu nous a créés les premiers, puis il a créé les Blancs et pour finir les Hutu"; la supériorité se transforme en mépris absolu pour une race inférieure. Quant aux Hutu, ils racontent à l'homme blanc: "Si tu étais un Noir bantou, tu ne pourrais t'empêcher de haïr les Tutsi, pour leur arrogance et leur racisme". Tandis qu'ils étaient à la recherche des sources du Nil, Burton et Speke eurent l'occasion de se rendre compte de la rage qui s'est accumulée pendant des siècles d'humiliation et d'arrogance entre les pasteurs géants qui se vantent de descendre des dynasties égyptiennes, les Batutsi, les Tutsi, et les autres, hommes de peine condamnés aux rôles subalternes, les petits Hutu aux gros nez.

Les rapports de force et de pouvoir sont en train de changer au Rwanda et au Burundi. Le Rwanda est en voie de disparition. La vie s'éteint, l'homme disparaît. Il ne reste que des frontières alors que, par dizaines de milliers, de malheureux affamés errent, plein d'incertitude quant à leur destin: une fuite qui se terminera par la mort. Maintenant les

militaires rwandais (rappelons qu'ils sont de l'ethnie hutu), insatisfaits du "travail" des voisins qui ont délivré le pays des Tutsi à coups de machettes, ont déjà annoncé: "maintenant nous arrivons pour terminer le travail". En d'autres termes, tout qui donnera asile à un "traître" subira le même sort.

Pendant ce temps, hier, après l'offre d'une force de paix de la part de l'Organisation des pays africains (OUA), le Front patriotique rwandais (FPR), constitué de rebelles tutsi qui avancent en tenaille dans tout le Rwanda, a déclaré que "toute présence étrangère au Rwanda sera considérée comme une action d'invasion".

Rwanda et Burundi, pays jumeaux, sont unis par leurs frontières mais aussi par leurs deux ethnies toujours en lutte. Kigali et Bujumbura sont-elles deux capitales aux mêmes destins qui se croisent? Au Burundi, les Nations Unies ont déjà ordonné de faire partir la 'Phase 3', le rapatriement des familles, femmes et enfants, des fonctionnaires diplomatiques et de tous les organes des gouvernements occidentaux présents dans le pays: "Après tous les problèmes causés par la fuite précipitée de Kigali - raconte à *l'Avenir* un médecin européen - et surtout pour les traumatismes que les enfants ont subis en assistant à des scènes de massacre, ils ont préféré ordonner l'évacuation. La 'Phase 4' est l'évacuation totale". C'est pourquoi plus personne n'est à l'œuvre sur le terrain au Burundi, dans les camps de réfugiés ou dans les endroits où les réfugiés sont cantonnés. Des dizaines de milliers de fugitifs

Hutu burundais sont restés au Rwanda, abandonnés à leur sort, sans aides humanitaires, chaînon isolé par la guerre; tandis qu'au Burundi, à Karuzi et à Kirundo, des milliers de Tutsi burundais échappés des collines vivent barricadés. Quand ils le pouvaient, quelques volontaires des organismes humanitaires non gouvernementaux sont restés avec eux.

Une autre nuit descend sur le cœur de l'Afrique. Au Rwanda, certains réussissent peut-être à se sauver en profitant du noir pour franchir le dernier bout de chemin vers le salut en Tanzanie ou au Zaïre. Au Burundi les militaires tutsi se préparent au ratissage: "Les rebelles hutu sont sur les collines et nous allons les débusquer".

Mais où sont-ils précisément, sur quelles collines? Personne ne peut le savoir avec certitude. C'est ce qui s'est passé l'autre nuit, juste en dehors de Bujumbura, non loin du monument à l'Unité du Pays' (quelle amère allégorie!). Il y a eu une fuite d'informations.

L'opération a eu lieu à Kiriri. Trois mille personnes terrorisées et, quand tout a été fini, une cinquantaine de morts, d'après des sources françaises. Un chiffre peut-être gonflé après être passé par plusieurs bouches. Mais on voit sur une partie de la colline des traces d'incendies, et les maisons portent les marques des rafales de mitraillettes. Une autre nuit descend, avec le cri strident des cigales et le coassement des grenouilles. Et si quelqu'un demande aux soldats s'il s'est passé quelque chose à Kiriri,

il s'entendra répondre: "Nous nous sommes trompés (*en tirant, ndr*), il ne s'est rien passé".

Avvenire, 12 mai 1994
RWANDA, LE RÈGNE DE LA MORT

BUJUMBURA. Monseigneur Jean-Baptiste Gahamanyi a été vu vivant il y a quelques jours. C'est l'évêque de Butare, deuxième ville du Rwanda. Il avait été porté disparu fin avril, suite à la violente épuration ethnique pratiquée à coups de machettes. C'est un Tutsi. Il a été vu lundi sur le parvis de la cathédrale par un missionnaire franciscain italien; ils se sont serré la main, les larmes aux yeux.

Depuis, deux jours se sont écoulés et les actions violentes se poursuivent au Rwanda, il n'est donc pas possible de savoir ce qu'est devenu Monseigneur Jean-Baptiste. Chaque soir, une prière à son intention s'élève à Bujumbura, de la chapelle du centre missionnaire où se sont réfugiés les prêtres, les religieux et religieuses qui ont été contraints de quitter le Rwanda.

C'est une prière de douleur pour les deux cent mille victimes de la violence tribale de l'ethnie hutu qui s'acharne contre l'ethnie tutsi, et pour les religieux, les hommes et les femmes rwandais et les quelques occidentaux massacrés.

Celui auquel nous parlons nous a demandé de ne pas dire son nom "parce qu'il veut retourner au Rwanda, chez les siens. Du moins chez ceux qui

restent". Nous l'appellerons le Père Espérance, un nom pour un avenir de paix dans un pays à l'agonie, un prête-nom pour éviter de créer des problèmes à ce missionnaire qui, hier, est rentré du Rwanda après un voyage hasardeux pour "aller voir ce qui est resté de sa communauté". C'est lui, le Père Espérance qui a rencontré monseigneur Jean-Baptiste et lui a serré la main.

Entrer dans le pays est très difficile et encore risqué. Seuls les Pères et quelques diplomates occidentaux, munis de sauf-conduits, réussissent à obtenir le passage, mais seulement jusqu'à Butare. Au-delà "c'est le diable qui est maître de la vie et de la mort", dit le missionnaire.

"Je suis parti de Kigali le jour avant l'explosion des massacres, le 6 avril, et je n'ai pu y retourner que ces jours-ci - raconte le Père Espérance. J'ai rejoint ma zone qui n'est pas très éloignée de Butare pour aller trouver mes sept confrères rwandais, et j'ai appris que l'un d'eux avait été tué parce qu'il était Tutsi: des militaires et trois Pères blancs le protégeaient. Mais rien n'a pu y faire, les gens, fous de rage, l'ont arraché de leurs mains, puis...". Sa voix se bloque, et il continue son récit avec sa main qui 'dessine' un horrible geste sur son ventre et à la gorge. Il s'appelait Père Georges.

"Après un mois de guerre, j'ai trouvé là-bas un régime de terreur: les militaires obligent les gens à participer aux massacres, et un mécanisme féroce s'est amorcé - raconte encore le Père Espérance. Notre maison était sur la colline, pleine de vie, de

gens, d'enfants. Mais les enfants n'y sont plus; on n'entend plus les bruits de la vie et, dans les champs, il y a un affreux silence; et ils sont tous de la même taille: 'courts' (Hutu). Là, au-delà des collines du Burundi, c'est la mort qui règne. Mais ce qui m'a fait le plus souffrir, c'est le sentiment d'impuissance face à cette situation qui n'a rien de comparable avec les autres: mes confrères m'ont raconté que des personnes demandaient de l'aide parce qu'ils ne pouvaient rien faire personnellement. S'ils soignaient des blessés, ceux-ci étaient tout de suite tués. S'ils donnaient à boire à une fillette, elle était aussitôt massacrée.

"Il y a dans tout cela une responsabilité collective, ils sont tous devenus des assassins: celui qui a dénoncé son voisin, celui qui n'a pas protégé son compagnon de travail. Face à ce qui se passe au Rwanda, j'éprouve du découragement, c'est comme si des dizaines d'années d'évangélisation n'avaient servi à rien. Mais il me reste une lueur d'espoir - ajoute le Père Espérance - car quand j'ai célébré la messe, il y en avait qui pleuraient et qui souffraient à cause de ce qui se passe".

Mais la responsabilité collective appartient aussi à ceux qui ont choisi de rester à la fenêtre et d'assister au massacre. Et ceux-ci font partie de ce monde qu'on dit civil, qui ne lève pas le petit doigt pour défendre les victimes massacrées et qui reste sans un mot pour les gens qui souffrent. Où est la charité, où est la fraternité? D'après le Père Espérance, au Rwanda il faudra recommencer à zéro, "avoir du

cœur ça ne compte plus, il n'y a plus que l'ethnie qui commande et qui garantit la vie. Mais il faut appartenir au bon clan, et celui qui n'a pas la bonne carte d'identité meurt (*au Rwanda, l'appartenance ethnique est signalée sur les pièces d'identité, ndr*). Et si, en payant, quelqu'un réussit à se procurer de faux papiers, sa physionomie le trahit quand même; et si, aux postes de contrôle, quelqu'un de la police, des militaires ou des milices civiles n'est pas convaincu de la validité du document, ou s'il est incertain quant à l'appartenance ethnique, alors la carte d'identité est déchirée, et pour cet homme ou cette femme c'est la mort certaine: ce sont les Hutu du barrage qui penseront à faire le travail à coups de machette".

Le Père Espérance ferme les yeux un instant puis reprend son récit: "Cette logique conduira à l'extermination, car j'ai appris que les militaires iront prêter main forte aux milices civiles. Les prêtres sont menacés, certains ont déjà été tués, même à l'autel dans les églises. Maintenant ils procéderont à l'élimination totale.

Puis le sang réclamera encore du sang et ils s'entretueront aussi entre Hutu, car, il ne faut pas oublier, il y a beaucoup de familles mixtes et si, avant, les femmes étaient épargnées, maintenant ils tuent même les veuves, et j'ai appris que des pères hutu ont vu tuer leurs enfants parce que la mère était une Tutsi.

Vous me demandez comment arrêter tout cela? Eh bien, que l'on fasse une pression internationale

énergique pour bloquer les armes qui entrent dans le pays pour soutenir les deux parties, que ce soit l'armée de Kigali ou les rebelles du Front patriotique rwandais. Pourquoi ne le fait-on pas?

Parce que le Burundi est un pays pauvre, il n'y a pas de ressources naturelles à exploiter. Ah, s'il y avait du pétrole! Mais c'est ainsi depuis toujours, invariablement ce sont les faibles et les opprimés qui souffrent. Et puis, que les gouvernements cessent d'envoyer des secours sans contrôler le chemin qu'ils prennent. Que l'on sache que tout ce qui est censé finir dans les camps de réfugiés est entassé dans les casernes pour les soldats, les généraux et les ministres. Si l'on n'intervient pas, la guerre sera longue".

Avvenire, 14 mai 1994

RWANDA, LE SILENCE DES DÉSESPÉRÉS

NGOZI. Ils se serrent autour des feux allumés avec des feuilles sèches d'eucalyptus. Une fumée âcre flotte dans l'air et le camp est enveloppé dans une brume légère et persistante; comme dans un nuage blanc, les silhouettes sont floues. Il y a quatre semaines, ces personnes avaient encore leur dignité d'homme, de femme, d'enfant. Maintenant, sous une pluie battante, ils attendent devant des marmites en aluminium que cuisent des haricots mélangés à de la farine. Ce sont les plus jeunes enfants qui alimentent le feu avec des brindilles et des feuilles;

ils se tiennent immobiles, leurs gros crânes sont rasés. Un sourire naît sur leurs visages quand ils aperçoivent que le *musungu* (l'homme blanc, en swahili) s'approche. Quelques-uns s'enfuient; d'autres, poussés par la curiosité, commencent à le suivre très discrètement et avec beaucoup de fierté, sans plonger leurs mains dans ses poches et sans les agiter en quête d'aumône. Le silence n'est pas troublé par le tapage parce qu'il n'y a pas d'enfants qui jouent dans le campement: il n'y a que la pluie qui tambourine sur les bâches bleues que le Haut Commissariat des Nations Unies a amenées jusqu'ici pour les réfugiés.

Le camp de Mubuga, 12 kilomètres de piste à Est de la petite ville de Ngozi, à la frontière du Rwanda, est l'un des trois plus grands du Nord du Burundi. Dix à onze mille réfugiés tutsi rescapés des massacres de Butare y ont trouvé asile. "Comment sont-ils arrivés jusqu'ici?", demandons-nous à une infirmière de l'organisation internationale Médecins sans Frontières: "A pied, en traversant les forêts d'eucalyptus et de bananiers". A trois kilomètres il y a le camp de Mureke avec huit mille personnes et, plus au sud vers Bujumbura, celui de Kiwumu, quatre mille".

La route qui mène aux camps des réfugiés rwandais court à plus de 1000 mètres d'altitude. Elle pourrait être rapide car elle est asphaltée mais, en réalité, elle est lente à cause des barrages de la gendarmerie et de l'armée burundaise qui arrêtent tous les véhicules: voitures, camions, charrettes, pour

contrôler qu'il n'y ait aucune arme à bord. C'est signe de tension et de crainte que des reflets de la guerre rwandaise n'atteignent aussi ce petit pays de l'Afrique centrale, otage d'une relation ancestrale entre deux ethnies, les Tutsi minoritaires qui contrôlent l'armée, et les Hutu, majoritaires, sans armée mais avec quelques groupes armés qui s'exercent déjà sur les collines du Parc national de Rutovu à l'est, vers la Tanzanie.

Jeunes gens armés de kalachnikov et de machettes qui, d'après certains témoignages, seraient entraînés par des instigateurs "étrangers", des noirs parlant un mélange d'anglais et de swahili.

Le camp de Kiwumu, le moins bondé, se trouve à 1900 mètres d'altitude. Pendant la journée, le soleil chauffe l'air sous les bâches en tissu plastifié offertes par l'ONU: une maison au sol de terre battue recouverte de paille. Quand le soir tombe et que vient la nuit, le froid prend sa revanche et l'humidité du terrain pénètre jusqu'aux os. A quelques centaines de mètres du camp coule un torrent couleur d'argile qui se confond avec la colline. Ses eaux servent à laver le linge, à se laver, à se désaltérer.

Nous rencontrons Alessandra Tramontano, une jeune femme aux yeux bleus qui vient de Naples. Elle porte un tee-shirt blanc avec le symbole de Médecins sans Frontières. A l'ombre du Vésuve elle est cardiologue, spécialiste de la circulation extracorporelle au cours des interventions chirurgicales de transplantations cardiaques. Au Burundi, c'est une "infirmière" qui répond à toutes les nécessités.

Nous la rencontrons par hasard, en train de distribuer des médicaments. Il n'y a pas d'autre endroit pour échanger quelques mots que la tente blanche du Day Hospital. Dans un coin, couché par terre sur une toile plastifiée et enveloppé dans une couverture (parce qu'il n'y a pas de civière), il y a un moribond. Alessandra qui a déjà l'expérience de la Somalie et du Mozambique dit que "cet homme peut avoir n'importe quoi, il peut même être au stade terminal d'une maladie, la seule chose qu'il a pu nous dire c'est qu'il n'a plus personne au monde et qu'il s'est enfui de Butare, la nuit, à pied et sans manger, comme un chien battu, pendant cinquante kilomètres.

Les trois camps ne sont encore que des installations provisoires. En attendant qu'arrivent de vrais hôpitaux de camp, l'organisme Médecins sans Frontières s'occupe du problème des latrines et de l'eau. Les gens sont sous-alimentés et déshydratés, sans conditions d'hygiène essentielles comme des toilettes organisées et de l'eau potable; ils meurent comme des mouches. Avec Médecins sans Frontières et le Haut Commissariat pour les réfugiés de l'ONU sont présents la Croix-Rouge internationale et le Croissant Rouge.

"Ce n'est pas la première fois que je vois des réfugiés, il y a quelques mois j'étais en Somalie. Mais ici, ce qui m'a frappé, c'est la pauvreté. Les survivants ont été dépouillés de tout - raconte Alessandra - et si quelqu'un avait encore quelque chose avec lui, on le lui a volé pendant sa fuite. Ils ne possèdent plus que leurs vêtements".

L'homme étendu dans le coin ne fait pas un geste, rien qu'un imperceptible tressaillement du bras où est enfilée l'aiguille de la phléboclyse. Dans les camps il y a aussi beaucoup de cas de malaria. "Mais les problèmes ne sont pas seulement sanitaires et alimentaires - dit encore Alessandra - souvent les jeunes mamans ne connaissent pas l'usage des médicaments, elles avalent toutes les pilules d'un coup ou bien elles oublient de les prendre".

Sur l'ensemble de la population des trois camps, 17% sont des enfants en dessous de 5 ans, 27% en dessous de 12 ans. Il y a de nombreux blessés avec des amputations infligées par des coups de machettes. Et maintenant, chaque jour meurent non moins de deux personnes. Radio Kigali, l'émetteur des gouvernants rwandais, parlait l'autre soir d'un million de victimes. Un professeur, au camp de Mubuga, affirmait que le chiffre pourrait atteindre deux millions, plus autant de réfugiés. De deux cent cinquante à trois cent mille en Tanzanie, tous dans un seul camp de réfugiés, le plus grand du monde.

Pendant notre périple dans les camps, un soldat burundais nous demande à un barrage si nous pouvons faire monter en voiture un garçon; il doit avoir sur les 15 ans. Il ne sait pas dire son âge mais dit qu'il s'appelle Dusengumuremyi, ce qui signifie "je prie le Seigneur". Il porte une marmite qu'il ne veut pas ouvrir. Il faut insister pour le faire parler. Il dit qu'il cherche sa famille mais ne dit rien de plus. Il ne sait pas dans quel camp la chercher.

Dans les camps, les enfants ont été vaccinés contre la rougeole mais il y a déjà des cas de méningite.

Nous repartons pour Bujumbura. Voyager de nuit n'est pas conseillé. Il pourrait y avoir des barages le long de la route qui traverse les collines du Burundi (quelques grosses pierres avec un tronc d'arbre), ou de l'huile répandue sur l'asphalte, encore plus efficace si c'est au début d'un tournant. Les enfants du camp de Mubuga s'approchent de la voiture, ils commencent à rire et ne s'éloignent pas du pare-brise. Il y a un petit ours en plastique pendu au rétroviseur, c'est un animal qu'ils ne connaissent pas et qui doit à la fois les intriguer et les amuser.

Tout à coup ils allongent les bras et ouvrent leurs mains toutes grandes. Ils sont nombreux, sales et en haillons.

Ils sont à pieds nus dans la boue qui s'est formée avec la pluie. Des petites mains cherchent à se faufiler à travers d'autres mains pour s'approcher le plus possible. Aucun d'eux ne parle ni ne demande rien.

Quelle poignante quête d'aumône. Lentement nous quittons le camp. Le moteur s'emballe, nous roulons en première pour ne renverser personne. Le petit ours pend toujours au rétroviseur.

Pendant un court instant le conducteur a failli se trahir, sa grande main s'est approchée du jouet pour le détacher et l'offrir à la première petite main près de la glace. Mais il s'est arrêté. Il a remonté la vitre et est parti, sans se retourner une seule fois. Il savait que le geste qu'il allait faire n'aurait pu sauver un

seul enfant du camp et qu'il aurait rendu encore plus tristes tous les autres qui voyaient dans ce nounours en plastique un jouet avec lequel pouvoir parler et oublier.

Avvenire, 15 mai 1994
RUSUMU, SUR LE PONT DU SALUT

PONT DE RUSUMU (FRONTIÈRE TANZANIE-RWANDA). Les eaux troubles et sombres de l'Akagera déversent encore, comme un cercueil sans couvercle, le macabre repas qui a alimenté le cours d'eau pendant des semaines. La mort continue de descendre du Rwanda pour aller échouer ici et là sur le rivage ou sur des troncs d'arbre en Tanzanie. C'est un fleuve de larmes et de sang, l'Akagera, même s'il n'est plus encombré de corps d'hommes, de femmes, d'enfants rwandais aux membres mutilés et aux visages défigurés par les machettes: les victimes du carnage qui s'accomplit depuis cinq semaines au-delà de ce pont, qui a signifié le salut pour beaucoup.

"Les morts passaient au rythme de 30 cadavres à l'heure - rappelle un délégué anglais du Haut Commissariat pour les réfugiés des Nations Unies que nous avons rencontré sur le pont de Rusumu lors d'une descente sur les lieux. Le fleuve était la sépulture de corps gonflés, en putréfaction, qui allaient s'écraser au pied de ces magnifiques cascades après un vol de 90 mètres".

La mort passe encore sur l'Akagera, bien qu'avec

moins de virulence: le rythme a diminué depuis deux semaines. On aperçoit une masse sombre qui est restée bloquée par un enchevêtrement de branches et de troncs: c'est un dos qui émerge, mais on ne saurait dire si c'est celui d'un homme ou d'une femme.

Ici à Rusumu, au début du mois de mai, trois cent mille réfugiés rwandais d'après les estimations du Haut Commissariat de l'ONU (cinq cent mille, selon des sources tanzaniennes) ont donné naissance en 24 heures au camp de réfugiés le plus grand du monde. Un exode qui ne s'était encore jamais vu.

Le camp est à dix kilomètres du pont de Rusumu. Nous faisons le trajet en compagnie de Giulio Ghirini, un entrepreneur italien né en Erythrée, à Bujumbura depuis 25 ans. Tout le long de la route asphaltée, mètre après mètre, kilomètre après kilomètre, ce n'est qu'une interminable file de personnes à pied; certains poussent une bicyclette pleine de paquets et d'objets divers. Ils tentent de rejoindre le camp avant la tombée de la nuit. "Regardez - dit Giulio en se penchant par la fenêtre de la Land Rover -, regardez l'herbe, on dirait qu'un troupeau de buffles terrorisés vient de passer...".

Les trois cent mille réfugiés sont passés par ici il y a plusieurs jours mais l'herbe qui était haute jusqu'à la taille ne s'est plus redressée: elle a été foulée par des milliers de pieds, elle a servi de couche, de refuge de fortune. Maintenant c'est du foin,

il suffirait d'une allumette pour déclencher un incendie de vastes proportions. Il y a une chose qui frappe encore plus que les autres, c'est la quantité d'enfants qui marchent seuls, puis les femmes, qui transportent sur la tête en parfait équilibre des récipients d'eau, des nattes, des matelas de mousse. Beaucoup d'enfants seuls, beaucoup de femmes seules. "Les hommes sont morts, ou ils sont au combat", observe Giulio. Après un tournant on aperçoit le camp, à un kilomètre à vol d'oiseau, sur une colline du district tanzanien de Ngara. Guido, qui est géomètre, évalue d'un coup d'œil rapide, puis dit: "Il a plus ou moins trois kilomètres et demi de long et un peu plus d'un de large". Dans ce rectangle, les organismes humanitaires de Médecins sans Frontières, Oxfam, Croix-Rouge et ONU préparent des abris pour parer au plus pressé; les tentes bleues des Nations Unies sont insuffisantes pour l'énorme foule humaine qui a pris la colline d'assaut.

Les réfugiés rwandais sont arrivés en bonne santé mais épuisés. Avec la saison des pluies, les problèmes sanitaires ne peuvent manquer: "C'est une bombe à horlogerie - dit une jeune belge de Médecins sans Frontières -, beaucoup de réfugiés sont encore sans logis, et il est urgent de trouver une installation pour eux".

Le nombre de latrines est insuffisant et des miasmes d'urines et de fèces flottent dans l'air. Bien que le coléra soit endémique dans la région, aucun cas n'a encore été signalé dans le camp du district de Ngara; pour l'instant l'attention est mise

sur la dissenterie et sur la rougeole pour les enfants.

Un peu en bas de cette ville à ciel ouvert sur la colline, il y a un petit lac. C'est là que les trois cent mille se sont désaltérés et lavés les premiers jours. Bien que l'on procède au pompage de l'eau pour remplir des citernes chlorées, la réserve hydrique, d'après le Haut Commissariat pour les réfugiés, sera à peine suffisante pour un mois; après, le lac sera asséché.

De gigantesques bulldozers de la Cogefar italienne (une route est en construction à quelques kilomètres d'ici), sont en train de terrasser le campement "sûrement pour faire place à d'autres tentes - explique Giulio Ghirini - , mais aussi pour éviter que l'herbe foulée et séchée ne prenne feu". Les réfugiés les plus entreprenants ont mis sur pied un marché où l'on peut vendre et acheter des haricots noirs, des pommes de terre, du manioc, des parapluies pour s'abriter du soleil qui tape dur. Car à Ngara, nous sommes à plus de 1500 mètres d'altitude. D'autres réfugiés ont construit une cabane; les parois sont faites de pieux plantés l'un à côté de l'autre, ou de deux rangées concentriques de ces pieux dont l'intervalle est rempli de terre. Le mobilier est rudimentaire: des nattes et des peaux comme couche, avec une bûche pour poser la tête, et des sacs et des marmites en fer. "Notre vie est devenue semblable aux feuilles mortes de ces cabanes", dit un Rwandais, fonctionnaire à Kigali.

Giulio n'est pas bavard, mais il y a une chose qu'il tient à dire: "Ce sera sans doute une haine

entre ethnies - dit-il - mais attention, la haine on la provoque. Aujourd'hui on ne peut plus donner raison à personne parce que ces dirigeants (*les Rwandais, ndr*) commettent une erreur. Qu'ils soient 'longs' (Tutsi) ou qu'ils soient 'courts' (Hutu), ceux qui subissent les conséquences, ce sont toujours les plus faibles: le peuple. Ces trois cent mille et tous les autres sont déjà morts au Rwanda".

Avvenire, 17 mai 1994

AU RWANDA, TROIS CENTS ORPHELINS À SAUVER

BUJUMBURA. Le Père Eros Borile va mieux. La malaria a altéré son sang mais pas sa volonté coriace de rester au Rwanda coûte que coûte. Les tremblements convulsifs causés par une fièvre à quarante et les vomissements dûs à ce qu'il n'arrivait à rien garder dans l'estomac du peu de nourriture qu'il réussissait à se procurer (et pas seulement pour lui) ne l'ont pas mis à genoux. Après une semaine de transfusions et de soins qui lui ont été prodigués à l'hôpital de camp que la Croix-Rouge a installé dans la petite commune de Kabgayi, aux portes de la ville rwandaise de Gitarama, il retourne aujourd'hui à Nyabisindu (Nyanza).

C'est l'ex-consul italien au Rwanda, Pier Antonio Costa, qui est venu nous apporter la bonne nouvelle. Car c'est lui, Costa, maintenant installé à

Bujumbura (Burundi), qui s'est occupé du Père Eros et des trois autres religieux italiens qui ont choisi de rester dans leurs missions au Rwanda. Pier Antonio Costa rentre souvent au Rwanda; il parcourt la route qui mène à Butare, et encore au-delà, jusqu'à Nyabisindu où le Père Eros, rogationniste, et le prêtre diocésain Vito Misuraca assistent trois cents orphelins de guerre.

Les traces du Père Vito avaient été perdues tout de suite après l'explosion des hostilités et le bain de sang des massacres. Il était à Kigali quand les Italiens du Col Moschin évacuèrent ses compatriotes le 13 avril. Malheureusement les militaires italiens arrivèrent quand le Père Vito, forcé par les événements, avait déjà quitté sa maison pour mettre à l'abri les trente et un enfants d'alors et les quinze membres du personnel rwandais de l'orphelinat. Pendant leur fuite qui les a menés jusqu'à Nyabisindu, la famille s'est agrandie avec d'autres enfants recueillis ici et là dans les villages et sur les routes. Des enfants que les gens, et même parfois les soldats rwandais, confiaient à la caravane en détresse.

"Quand j'ai vu le Père Eros pour la première fois, il était très éprouvé et tout pâle - raconte maintenant le consul Costa - mais il ne voulait absolument pas quitter l'orphelinat. Le Père Vito était très préoccupé. Quand nous sommes enfin parvenus à envoyer un médecin de la Croix-Rouge à l'orphelinat, et que celui-ci a diagnostiqué une forte malaria, l'hospitalisation s'est révélée indis-

pensable. Maintenant qu'il est guéri, le Père Eros peut retourner près de ses enfants. Il était déclaré perdu, mais bientôt il pourra même supporter le voyage de retour en Italie."

Pendant une semaine le Père Vito Misuraca est resté seul à diriger l'orphelinat. Il a réussi à surmonter cette situation préoccupante, fidèle à sa promesse: rester aux côtés des orphelins. Il avait écrit dans une lettre à sa famille: "Les rebelles du Front rwandais avancent et les massacres n'épargnent personne. Moi, je pourrais facilement quitter le pays. Tout de suite si je voulais. Mais qui peut garantir que ces enfants resteront en vie s'il n'y a plus personne avec eux?"

Pour venir en aide aux deux Pères, le consul Pier Antonio Costa est en train d'organiser ces jours-ci, avec la collaboration de la Croix-Rouge internationale et du Catholic Relief Service (CRS), l'envoi de denrées alimentaires et de médicaments. "Tout dépend de l'évolution de la situation militaire, dit-il. Toutefois, si l'on voulait transférer les enfants de Nyabisindu en Italie, je crains que l'opération, un peu difficile, ne dépasse mes possibilités vu le grand nombre de personnes. Pour les faire sortir d'ici, en plus des accords qui doivent être pris avec le gouvernement rwandais, il faudrait aussi obtenir l'autorisation de toutes les milices civiles qui contrôlent les barrages le long des routes".

Pour l'instant, l'évacuation des enfants est la solution considérée en dernier, au cas où la situation dégénérerait. Selon Costa, conduire en Italie

des enfants arrachés à une condition de pauvreté extrême est certainement une erreur, surtout pour l'impact psychologique qu'aurait sur eux un monde complètement différent du leur. Et il serait encore plus terrible de renvoyer ces enfants dans la misère après les avoir soignés et nourris. La Croix-Rouge a mis à l'étude un plan pour la réalisation d'un camp de réfugiés au Zaïre.

Deux autres missionnaires italiens ont voulu rester au Rwanda, il s'agit du Père Edoardo Garlaschi, barnabite, encore "en action" à Cyangugu, à la frontière du Zaïre, et le Père blanc Giuseppe Lucchetta à Ruhengeri, au Nord, à la frontière de l'Ouganda. Tous deux avaient la possibilité de partir mais aucun n'a bougé. Deux Italiens employés de la maison Astaldi ont choisi de rester eux aussi à Gitarama: Luciano Raddi et Mattia Irto.

Enfin un cri d'alarme part de Bujumbura, lancé par le directeur du World Food Program (WFP), l'Italien Gemmo Lodegiani, celui-là même qui était fatigué de "voir des catastrophes". Cela n'empêche qu'après la Somalie, le voici affronter les réfugiés rwandais et burundais, les anciens et les nouveaux, présents par milliers sur les terrains de récolte aux confins des deux pays, ainsi qu'au Zaïre. "Nous tâchons d'assister plus d'un million de personnes avec un tiers de ce qui serait nécessaire - dit Lodegiani. Nous réussissons à fournir des haricots, de l'huile, du sel et des céréales en grains ou en farine. Mais le gâteau est petit et je dois le couper en tranches minces si je veux en donner à tout le monde. Je réussis à

maintenir le minimum de calories nécessaires dans les camps: 1 990. Mais j'avertis que si l'on n'allège pas certaines procédures, surtout dans le port de Bujumbura, et si l'on n'actionne pas un pont aérien avec Dar as Salam en Tanzanie, là où partent les denrées pour le Burundi, d'ici quinze jours ce sera le désastre, pis qu'en Somalie!".

Avvenire, 21 mai 1994
ORPHELINS À COUPS DE MACHETTES

NYANZA (RWANDA). "C'est une journée pluvieuse. Nous attendons toujours que quelqu'un vienne nous trouver. Chaque jour, nous remercions Dieu qui nous donne la vie. Nous avons vécu des moments terribles...". Voici deux fillettes, main dans la main, elles viennent d'arriver sur le pas de la porte. Le Père Vito Misuraca, au Rwanda depuis 1978, interrompt la lecture du journal qu'il a écrit pour tenir son esprit occupé pendant ces longues semaines de folie, bien qu'il y écrive aussi: "le souvenir nous fait pleurer, il nous procure un sentiment d'horreur et nous donne des nausées pour ce que nous avons vu de nos yeux". Du dehors vient un tintement de voix d'enfants qui se regroupent au soleil.

En voici deux autres qui arrivent à l'instant. Elles s'appellent Denise et Céline et ont 6 et 7 ans; le Père Vito offre deux bonbons aux fillettes puis les invite à rejoindre les autres enfants dans le jar-

din. Depuis trois jours Denise et Céline sont sans nouvelles de leurs parents; elles ne sont pas sœurs, mais elles se sont enfuies ensemble. Ce sont les gens qu'elles ont rencontrés en chemin qui leur ont dit qu'à Nyanza il y avait des prêtres européens qui pouvaient les accueillir. Leurs parents, des Tutsi, sont certainement morts et si l'un d'eux est encore vivant, il est braqué dans les campagnes. Rester sur les routes est très dangereux pour un Tutsi; il y a trop de barrages contrôlés par des civils hutu armés de machettes, de lances et de flèches. Il y a aussi des bandes de vauriens qui ont échappé au contrôle des autorités locales et des militaires de l'armée rwandaise. Nous les avons rencontrés tout au long de notre parcours d'une centaine de kilomètres qui nous a mené à Nyanza et plus à l'intérieur du Rwanda.

Avant que les événements sanglants ne bouleversent le pays, cent cinquante jeunes orphelins, de trois à vingt ans, vivaient dans la maison des pères rogationnistes à Nyanza; après un mois et demi de carnage, leur nombre a dépassé six cents. Beaucoup d'entre eux, qui ont eu la chance de survivre, ont vu leurs parents massacrés comme des bêtes. Et s'ils sont saufs, pour l'instant, ils le doivent à une fuite désespérée et solitaire ou à l'aide de quelques bonnes âmes compatissantes qui les ont cachés avant de les confier aux soins des pères de l'orphelinat qui les protègent. Mais certains aussi sont arrivés conduits par des soldats. Avant-hier le Père Vito a retrouvé son confrère, le Père Eros Borile. Eprouvé

par la tension et affaibli par une violente crise de malaria, le Père Eros avait été obligé de garder le lit pendant une semaine à l'hôpital de la Croix Rouge internationale de Gitarama, dans la zone de Kabgayi, à 50 kilomètres de Kigali. Les Pères Vito et Eros ont choisi de rester au Rwanda "pour protéger les enfants" de la folie dévastatrice des bandes armées hutu déchaînées contre les Tutsi.

A l'hôpital, assis sur son lit, encore faible mais guéri de la malaria, le Père Eros nous avait accueillis dans la pénombre de sa chambrette: "A Nyanza, les militaires nous ont protégés en empêchant les milices d'entrer dans l'orphelinat. Les civils ont souvent essayé d'entrer avec leurs machettes, ils recherchaient des gens qu'ils voulaient emmener". Sur sa table de chevet, le livre, *Histoire de Jésus*, d'Arthur Nisin; à côté, un chapelet que le Père effleure de temps à autre. "Combien de morts? Trop. Beaucoup trop. De nuit, on entendait les coups d'armes à feu et les cris des gens terrorisés. Maintenant on me dit que c'est un peu plus tranquille mais la situation est toujours tendue." Né il y a 39 ans à Monselice (Padoue), au Rwanda depuis 7 ans, le Père Eros n'a jamais pensé à fuir. Maintenant moins que jamais il ne veut quitter le village des enfants dont les yeux reflètent la terreur de ce qu'ils ont vu et vécu. Et s'il est facile d'obtenir un sourire avec certains quand on leur offre un petit avion en papier, avec d'autres c'est impossible. "Nous pouvions partir - raconte le père rogationniste. Mais le véritable problème était celui d'aban-

donner les enfants et le personnel. Les laisser seuls? Jamais. Faire sortir les enfants de l'orphelinat était une entreprise impossible. Il était, et ce l'est toujours, imprudent de se trouver sur les routes sans protection. Notre présence à nous, européens, à leurs côtés, leur donnait confiance, et nous sommes restés". Il en est de même pour le Père Vito bien que son histoire soit différente: il a fui le massacre de Kigali avec trois véhicules où étaient entassés trente orphelins et une vingtaine de femmes sauvées par l'orphelinat de Remera. Une fuite difficile qui a duré trois longues journées. Après avoir échappé aux combats entre le Front patriotique rwandais et l'armée, sa présence n'a pu servir à rien quand, à un barrage de la milice, on lui a arraché des mains un auxiliaire tutsi que des adultes ont "livré" à deux adolescents d'une quatorzaine d'années armés de gourdins. Poussé derrière une maison, cet homme a disparu. Pour toujours.

Le Père Misuraca, 44 ans, né à Catane, a pu finalement rejoindre l'orphelinat de Nyanza. Quand un jour, le bruit a couru qu'il allait y avoir une attaque contre le village des enfants, les Pères ont demandé l'aide de la gendarmerie qui a envoyé deux de ses hommes. "Depuis lors les gens disent que *Imana ikinze amaboko* (Dieu n'a pas permis que l'orphelinat soit attaqué)".

Il est terrible de constater le naturel avec lequel les gens, mais pas tous heureusement, ont fait un tel massacre. Les enfants ne sont pas épargnés, les lances transpercent les corps tailladés par les

machettes. Les femmes sont déshabillées et mutilées. Les mères qui cherchent à sauver leurs enfants perdent les bras à coups de hache. Une sœur rwandaise a reçu un coup de marteau à la nuque et a été jetée vive dans une fosse, pour mourir après deux jours sans que personne ne puisse la secourir.

Chaque jour arrivent de nouveaux orphelins; les enfants racontent des histoires inimaginables et des atrocités sans limites. On lit dans le journal du Père Vito: "Claudine est la première à arriver. Elle a fait 30 kilomètres à pied en s'appuyant sur un bâton. Elle a le pied à moitié ouvert par un coup de machette. Ses parents sont morts. Son arrivée nous a rempli de joie. Nous avons espéré que d'autres échappent au massacre et puissent rejoindre l'orphelinat". Et il en est arrivé beaucoup d'autres.

Le Père Eros rassemble ses quelques effets pour rentrer à Nyanza: "Beaucoup de gens qui ont pris part aux massacres nous ont amené des enfants. Nous avons assisté à des actions d'extrême bonté de la part de personnes qui commettaient aussi les pires atrocités, aux moments mêmes où se passaient les faits tragiques. Quelque chose de difficilement concevable. Absurde".

Maintenant, les pères demandent que quelqu'un, ou quelque 'pavillon' humanitaire, vienne à Nyanza protéger ces six cents enfants. Hier, un Père rogationniste de renfort et un médecin italien sont arrivés à l'orphelinat accompagnés par l'ex-consul italien au Rwanda, Pier Antonio Costa. Les blessés, comme cette fillette de 13 ans avec cinq coups de

machette à la tête ou cette autre avec un éclat de grenade logé dans le crâne, pourront recevoir les soins d'une main expérimentée.

Avvenire, 22 mai 1994

UN GOULAG APPELÉ RWANDA

GITARAMA (RWANDA). Quand nous arrivons au barrage, il a déjà été arrêté. C'est un adulte de trente ans environ. Peut-être moins. Ils lui ont fait enlever sa chemise et baisser son pantalon. Ce sont les vêtements d'un fuyard, sâles et déchirés. Les civils armés de lances et de machettes cherchent quelque chose. Nous observons la scène de la voiture. Nous aussi, nous avons été arrêtés pour un contrôle malgré notre laissez-passer de l'ambassade rwandaise au Burundi. Mais qui sait lire dans ces coins des mille collines du Rwanda? Ils nous demandent qui nous sommes, où nous allons, d'où nous venons et pourquoi nous sommes venus au Rwanda. Ils réclament même la pièce d'identité du soldat armé de son kalachnikov, l'escorte que nous a donnée le commandant de la garnison de Gitarama. Signe évident que les militaires sentent leur échapper le contrôle sur la folie qui s'est emparée des cerveaux et a ensanglanté les mains des *interahamwe* hutu (unissons-nous, ndr). Ce sont eux, ces civils armés, qui commandent et ont pouvoir de vie et de mort.

Il s'agit des milices que le président rwandais Habyarimana, tué le 6 avril dernier, avait armées

pour défendre son régime, et que les auteurs de son attentat ont ensuite déchaînées contre l'ethnie tutsi. Un massacre qui a été voulu pour empêcher que ne soient ratifiés définitivement les accords de paix signés récemment à Arasha en Tanzanie entre le Front patriotique rwandais - les rebelles du nord, les enfants des Tutsi réfugiés en Ouganda les années précédentes - et Kigali. Ces accords devaient garantir la parité des droits à l'ethnie minoritaire des Tutsi.

L'homme tremblant et à demi-nu est un Tutsi. Et pour les *interahamwe* hutu, il n'est rien d'autre qu'un ennemi. Il tente d'expliquer quelque chose à celui qui le garde à vue, en train de manipuler un long couteau rouillé. Une camionnette de militaires arrive. Pour le Tutsi, ce pourrait être le salut. Si les soldats l'emmenaient d'ici. Mais ils ne le prennent pas et s'en vont. Lui se rassoit par terre et essaie de reprendre sa chemise mais un milicien le lui interdit. Un groupe de femmes arrive avec des vieilles et des enfants, elles portent des bambins sur leurs épaules. Tout le monde s'arrête, dépose couvertures, nattes et paniers et présente ses papiers aux "contrôleurs" du barrage - trois troncs et deux pierres sur la route - : sur les papiers il est marqué que ces femmes appartiennent à l'ethnie hutu. Le groupe peut poursuivre son chemin. Qui sait comment cet homme est tombé dans ce piège? Ce Tutsi a les minutes comptées. Il sera abattu comme une bête derrière un arbre ou un mur.

Ils nous laissent partir. Ailleurs les yeux indis-

crets! Pas de témoins, surtout si ce sont des journalistes. La silhouette du Tutsi devient de plus en plus petite dans le rétroviseur de notre voiture.

La vie d'un "ennemi" au Rwanda continue à ne pas valoir un clou. C'est inconcevable si l'on pense que s'il y a un peuple qui, par culture et tradition, a - ou plutôt - avait du respect pour la vie, c'était bien le peuple rwandais. On trouve chez lui beaucoup de proverbes populaires parlant de la vie. Un dicton populaire dit en langue kinya-rwandaise qu'on ne tue pas une semence: "Nous vainquons la mort en donnant la vie". Et il est tout aussi vrai qu'"un rwandais ne piétinera jamais une graine de haricot qui germe". Mais maintenant, ici, la vie s'éteint. On l'anéantit en lui arrachant hommes, femmes, vieillards, enfants, les "ennemis".

Il est assurément difficile de comprendre en quarante-huit heures ce qui se passe au Rwanda, le règne de la terreur.

Mais on y voit beaucoup de choses affreuses comme des moribonds tremblants, ou répugnantes comme le goulag que nous avons parcouru à Kabgayi, où sont parqués environ trois mille Tutsi dans un espace de deux hectares, avec des enfants qui dorment dans la boue, avec des pieds nus qui marchent au milieu des excréments et des cadavres abandonnés comme des immondices.

Nous sommes entrés au Rwanda à la suite d'un convoi de la Croix-Rouge internationale: trois camions transportant quatorze tonnes de maïs, quatre de haricots, du sucre, du riz et de l'huile d'olive.

Sur un grand panneau, à la frontière du Burundi, le Rwanda souhaite la bienvenue aux visiteurs. Le chef de l'escorte de la Croix-Rouge qui nous attend à la frontière est accompagné d'un militaire rwandais, sans armes et en blouse blanche, chargé d'intercéder pour nous quand nous rencontrerons les barrages des civils armés. Nous en avons comptés vingt-huit sur un parcours d'une centaine de kilomètres. Nous avons rencontré aussi beaucoup d'*interahamwe* menaçants: un vieux avec un casque de pompier qui tenait une lance dans la main droite, un jeune qui fumait de l'herbe et qui s'est approché furieusement avec sa machette pour demander aux *musungu* (Blancs, ndr) s'ils étaient belges: un passeport sûr pour la mort. Un autre exhibait un vieux fusil peut-être non chargé, mais sait-on jamais! Dans certaines zones éloignées des villages, isolées sur cette route qui serpente entre les collines, ces individus à l'affût, l'arme au poing, sont de véritables bandits. Mais l'image qui frappe le plus et qui inquiète, c'est de voir des garçons d'une dizaine d'années armés de gourdins avec une extrémité grosse comme un melon: un seul coup suffirait pour abattre un veau.

La route qui, de Gitarama, descend à Butare, à une dizaine de kilomètres d'ici, est parcourue par des centaines et des centaines de fugitifs, tous de la même taille, à savoir "courts". Bien qu'il n'est pas exact de dire que tous les Hutu sont petits. Il y en a qui sont grands. Il y a aussi d'autres caractéristiques qui distinguent les deux groupes et qui,

parfois, sont beaucoup plus subtiles qu'une simple différence de nez, plus élégant chez les Tutsi par rapport à celui plus épaté des Hutu.

Ceux qui fuient maintenant sont des Hutu. Le Front patriotique, armé et soutenu par l'Ouganda, est fort et est en train d'avancer. Les Hutu craignent pour eux le même sort que celui qu'ils ont réservé aux "ennemis" ce mois et demi dernier. Les villages sont dépeuplés. Selon l'estimation de la Croix-Rouge de Genève, quatre-vingts à cent mille personnes seraient en mouvement. D'autres centaines de milliers vivent dans les camps de réfugiés. Dans les villages où nous passons, nous pouvons compter les habitations des Tutsi, pillées et détruites après les massacres. Maintenant, l'ordre est de faire disparaître toutes les traces, et si les corps massacrés ont été jetés dans les fosses communes, maintenant les pioches travaillent à effacer le passé. Les témoins impuissants du génocide expliquent qu'il ne doit rien rester d'"eux", pas même une brique. Ce sont les *interahamwe* qui le veulent.

Toute la nuit on a entendu des quintes de toux sèche. Kabgayi, où nous avons dormi, est à presque 1900 mètres d'altitude. À côté de l'église des Frères de la Croix, une congrégation canadienne, il y a un goulag pour les Tutsi rescapés de la tuerie de Kigali. Il est surveillé par des soldats rwandais. Les enfants, les vieillards et les adultes y dorment à même le sol, dans la boue, et la terre est froide pendant la nuit. Et c'est tout. Ils se couvrent avec des couvertures trempées. Cinq petites têtes alignées

dépassent d'une couverture; ces enfants ont de la chance, ils ont trouvé comme lit un mètre carré d'herbe, pourrie. Personne dans le camp, jeune ou vieux, n'a les pieds chaussés. La puanteur dans l'air est nauséabonde. Le bruit de la cognée sur le bois qui ira alimenter le feu accompagne de son rythme les quintes de toux. Les gens se disputent une poignée de haricots bouillis. Celui qui n'a ni assiette ni couverts mange directement dans le creux de la main.

Un garçon et une fille s'approchent et nous disent en anglais que dans le camp de Kabgayi, il ne se passe pas un jour sans que quelques-uns d'entre eux ne soient pris par des civils armés et assassinés dans le bosquet sur la colline. Ils parlent en sachant bien que quelqu'un peut les épier. "Comme prétexte, ils accusent les condamnés d'être des membres du Front patriotique qui se sont infiltrés". Cette nouvelle nous est confirmée par d'autres sources. Deux heures avant notre arrivée au camp, "six personnes au moins ont été prises et ont rejoint la fosse". Mais nous pouvons compter les morts aussi à l'intérieur du camp. Enveloppé dans un drap rouge, il y a le corps d'un homme, la peau sur les os, comme un bois de bambou. Et là, dans la boue, deux pieds immobiles et froids dépassent d'une couverture.

Un troisième cadavre gît sur une civière depuis quelques heures, celui d'une femme morte pendant la nuit. Les désespérés de Kabgayi n'y font plus attention. Ils passent, et espèrent vivre un peu plus

longtemps; ils ne regardent plus ces trois corps - dont un est celui d'une fillette de 12 ans - jetés comme des immondices dans un coin de ce qui, avant, était le dispensaire de la congrégation, et qui maintenant renferme des malades et des moribonds. C'est dans ce plus total abandon que vivent des hommes, des femmes, des enfants et des vieillards qui ne tiennent plus debout. Ils sont tous entassés dans un lieu qui serait immonde même pour des bêtes.

Avvenire, 24 mai 1994 RWANDA, L'ONU EST BLOQUÉE

RWANDA. Qui se rappelle encore ces terribles images filmées par une caméra d'amateur de la fenêtre d'un édifice? Vous souvenez-vous de ces trois hommes qui, au loin, rôdaient comme des chacals armés de machettes et de gourdins et qui, de temps à autre, en frappaient violemment les chairs de ce tas de personnes amassées par terre? Et le dernier qui, à genoux, levait les mains pour se protéger ou pour implorer d'avoir la vie sauve. C'était un essai, la porte s'ouvrait sur l'enfer du Rwanda. Il entrait dans nos maisons, dans le monde. Vous rappelez-vous comment ce corps est tombé dans la poussière après avoir reçu le dernier coup qui, finalement, lui a accordé la mort? Souvenez-vous! C'était une des premières pellicules arrivant du Rwanda, et ce que nous venons de rappeler se passait à Kigali, pen-

dant que les *musungu*, les Blancs, étaient évacués par des contingents internationaux le plus rapidement possible. Il y a de cela un mois et demi à peine, six semaines, un temps pendant lequel s'est perpétré dans le Pays des mille collines un terrifiant carnage, plus meurtrier que dans le Cambodge de Pol Pot, qu'en Yougoslavie, ou qu'en aucun autre triste endroit de guerre et de mort. Cela commença par l'annonce de cent mille morts, puis de deux cent mille, puis encore de cinq cent mille et maintenant, peut-être, d'un million de victimes. Mais vous vous souvenez aussi des tas de corps nus, martyrisés et gonflés qui flottaient sur l'Akagera, le fleuve qui arrive en Tanzanie. Celles-là aussi étaient des images criantes d'appels au secours qui venaient du Rwanda et que nous avons vues sur nos écrans de télévision il y a plus d'un mois, pendant que l'ONU décidait de retirer son contingent de casques bleus, en n'en laissant qu'une poignée inutile. C'était le 4 mai, quand Keith B. Richburg de l'Herald Tribune réalisait un reportage aux cascades de Rusumu (frontière entre la Tanzanie et le Rwanda) et qu'il rapportait déjà à ce moment les chiffres du massacre ethnique: "La procession macabre continue depuis plusieurs jours; du fleuve descendent de vingt-cinq à trente corps à l'heure, sept cents en un jour". Mais une fois la "fuite" des "Blancs" terminée, la porte de l'information s'est refermée sur l'enfer du Rwanda. Et voici qu'on la rouvre maintenant toute grande pour jeter aux visages des gens, distraits par les derniers heureux vain-

queurs de la loterie milliardaire, l'"alarme internationale pour les quarante mille cadavres qui flottent sur le lac Victoria".

Nous voulons seulement rappeler que ces hommes, ces femmes et ces enfants - à la peau saponifiée et aux os où sont encore attachés des lambeaux de chair - qu'ils font voir maintenant à la télé sont les mêmes cadavres qui descendaient l'Akagera il y a un mois et qui, après deux cents kilomètres, s'ils n'étaient pas mangés par les crocodiles ou retenus dans quelques anfractuosités du fleuve, sont allés "polluer" les eaux de ce lac immense; et il y en aura encore car le massacre n'est pas fini. Ceux qu'on ne voit pas sont déjà des squelettes dans les fosses communes. Un mois et demi est passé. Où étions-nous avant? Pourquoi n'avons-nous rouvert la fenêtre sur l'enfer que maintenant?

Avvenire, 24 mai 1994

DEVANT LES MITRAILLETES POUR MOURIR PLUS VITE

BUJUMBURA. La petite fille criait tandis que l'homme la tenait par le bras. Elle implorait: "Ne me tuez pas, ne me tuez pas", et des larmes de terreur coulaient sur son visage. Mais cet homme n'avait pas d'oreilles pour écouter et la haine lui remplissait le cœur, dur comme la pierre. "J'étais à la fenêtre, impuissant et figé par l'horreur. La fillette a été soulevée à bout de bras et projetée d'un autre côté.

Sa chemisette est restée accrochée aux mailles du treillis du jardin, puis l'homme a commencé à lui donner de violents coups de bâton sur la tête. Une, deux, trois fois. Jusqu'à ce que, sous l'effet des contrecoups à répétition, le fer ait déchiré la chemisette et la petite fille a cessé de hurler, pour toujours." Celui qui nous raconte ce supplice à Bujumbura est Giancarlo Luzzi, cinquante ans, le bras droit du Père Giuseppe Minghetti, un prêtre séculier. Il a été forcé par les événements de fin avril au Rwanda d'abandonner les enfants de l'orphelinat de Nyamata, à 30 kilomètres au sud de Kigali, pour se réfugier au Burundi dans l'attente de pouvoir retourner chez ses enfants. Mais il n'est pas certain qu'ils soient encore tous vivants. Maintenant, la zone de Nyamata est sous le contrôle du Front patriotique rwandais, les rebelles Tutsi qui, par leur avancée, ont coupé le Rwanda en deux.

Ce n'était pas une fuite, celle du père et de son aide. "Allez-vous en, vous les Blancs, ou nous vous ferons finir comme eux", avaient imposé et promis les *interahamwe*, ces escadrons de la mort appartenant à l'ethnie hutu, des civils armés de machettes, de lances et de quelques fusils qui ont décimé le Pays des mille collines. Ils ont déversé dans les fleuves des centaines de corps martyrisés et amputés et, souvent, il s'agissait d'enfants, de femmes, d'hommes et de vieillards avec encore un souffle de vie. Ces corps n'ont même pas pu recevoir la sépulture expéditive d'une fosse commune ou être dévorés par les crocodiles qui peuplent le fleuve Akagera qui se

jeté dans le lac Victoria entre l'Ouganda et la Tanzanie, et le Rusizi, un cours d'eau de couleur brune qui se jette dans le lac Tanganyika, entre le Burundi et le Zaïre.

Monsieur Luzzi a encore un sursaut d'horreur et il se presse les yeux de ses poings comme pour tenter d'effacer ces horribles exécutions et ces cris d'appels au secours que son cerveau a enregistrés et qu'il revit au ralenti à chaque moment de la journée comme un interminable film d'horreur en couleurs. Et il termine son témoignage en ajoutant que la fillette, réduite à un corps sans vie dans une flaque de sang, avec la tête brisée, a été profanée puis encore frappée, toujours avec un bâton, par le fils de l'homme qui l'a tuée. Ce garçon, un Hutu, avait six ou sept ans; la petite fille, une Tutsi, en avait 12.

Les paroisses du Rwanda où les Tutsi croyaient trouver un refuge respecté et craint - comme cela avait été le cas les années précédentes quand le pays avait été secoué à plusieurs reprises par d'autres massacres - sont devenues des cimetières; les écoles et les stades sont devenus célèbres pour les tueries qui y ont eu lieu, les hôpitaux pour les patients qui y ont été assassinés, et les camps de réfugiés pour les gens terrorisés et en fuite qui y ont été assaillis.

Le Père Ireneo Nyamwasa, le Père Canisio Mulizi et le Père Aloysi Musoni, trois prêtres de la diocèse de Gikongoro, ont été arrêtés un jour par les *interahamwe* et conduits à la prison de Butare. Il a été ordonné aux détenus de les tuer mais eux s'y

sont refusés. Ce beau geste n'a pas été imité à la prison de Gikongoro, où les trois prêtres ont été transférés par la suite, et où ils ont été cruellement massacrés.

Et que dire du massacre du stade de Nbazi où les gens se sont jetés devant les mitraillettes des militaires afin de mourir le plus vite possible, sans les "souffrances" infligées aux chairs par les armes blanches. Cette autre histoire atroce, mais elles se comptent par dizaines, nous a été racontée par un missionnaire italien qui parvient encore à entrer au Rwanda pour apporter un peu de réconfort à ses confrères tutsi qui vivent dans la terreur, cachés quelque part: "La mort règne sur la colline. Tous les Tutsi de la paroisse ont été rassemblés dans le stade: les récalcitrants par la force; les autres, surtout les jeunes et les enfants, avec quelque prétexte banal. En tout, au moins cinq mille personnes. Le stade a été encerclé par les militaires, mais un dernier cercle infranchissable de civils armés de bâtons et de machettes ceignait les soldats aux épaules. Les soldats ont commencé à tirer quelques coups d'arme à feu et à lancer des grenades à l'intérieur du stade dans l'intention de faire sortir les Tutsi pour les donner en pâture aux civils. Mais les Tutsi, au lieu de sortir pour être massacrés par les couteaux, ont commencé à lancer des pierres contre les militaires pour les exciter et faire augmenter leur réaction armée. Alors, les militaires ont cessé d'utiliser les armes et ils ont demandé de l'argent. A ce point les prisonniers ont entassé tous les objets de valeur

qu'ils possédaient et ont brûlé le tout: 'Si c'est ça que vous voulez - ont-ils dit - vous n'aurez rien, et maintenant, vous pouvez même nous tuer'. Et en une nuit, le massacre a été consommé".

APPENDICE
CE QUI S'EST PASSÉ ET
CE QUI SE PASSE

par Rodolfo Casadei

Deux mois sont passés depuis qu'a commencé le carnage au Rwanda, mais la presse et la télévision n'ont pas encore dissipé l'équivoque qui tend à cristalliser. Le drame qui a frappé ce petit pays africain continue d'être présenté comme une guerre tribale et comme le fruit de la haine atavique entre les deux ethnies hutu et tutsi. Mais c'est autre chose qui se passe. Une fois pour toutes, il faut faire comprendre que la guerre au Rwanda (comme d'autres guerres africaines, et pas seulement celles de ces années Quatre-vingt-dix) n'est pas une guerre ethnique, mais une guerre qui se sert du facteur ethnique comme instrument de lutte pour porter au pouvoir certaines élites politiques et certaines factions militaires. En d'autres termes, l'appartenance à une ethnie plutôt qu'à une autre n'est pas une réalité qui crée en soi des oppositions, mais elle est un poids jeté sur la balance et qui la fait pencher quand la compétition se déchaîne pour accaparer les ressources naturelles ou l'exercice du pouvoir.

Cette interprétation de la guerre soi-disant ethnique, que l'on peut aussi appliquer à beaucoup de conflits actuels (Somalie, Libéria, Bosnie, Caucase ex soviétique etc.), est valable pour la situation rwandaise. Même si le Rwanda est, avec le Burundi, le pays africain où la stratification sociale et ethnique est la plus accentuée. Il faut savoir qu'au Rwanda, comme dans le reste de l'Afrique, la question ethnique a été complètement transformée par la phase coloniale, au point que l'on peut affirmer, sans exagération, que les ethnies africaines

actuelles sont le produit du colonialisme et des systèmes politiques postcoloniaux.

Dans le Rwanda précolonial les rapports entre Tutsi et Hutu étaient de nature féodale: les seconds payaient des tributs en nature aux premiers en échange de leur protection. Le paysan se soumettait au guerrier comme aux temps de Charlemagne et du roi Arthur en Europe. Le colonialisme a introduit l'économie monétaire, la bureaucratie de type occidental et un système scolaire moderne. Tout cela a contribué à rendre les deux ethnies homologues tant vers le haut (ceux qui étudiaient et qui s'enrichissaient) que vers le bas (ceux qui n'ont pu jouir des nouvelles possibilités). Mais cela a aussi provoqué une compétition pour la conquête des nouvelles sources de pouvoir et de prestige à l'intérieur de la nouvelle classe des "évolués". Qui maintenant avait droit à l'exploitation des ressources et aux places de commandement modernes? C'est ici qu'ont ressurgi, par pur utilitarisme, les catégories ethniques: les Tutsi ont revendiqué le pouvoir au nom de la tradition, les Hutu ont revendiqué la même chose au nom de la démocratie. En 1959, les Hutu ont remporté la victoire mais les bénéfices de celle-ci ne sont allés qu'à un petit groupe qui a été remplacé en 1973 par celui du président Habyarimana.

La même chose s'est répétée ces jours-ci. Le Front patriotique rwandais (FPR) recrute principalement parmi les Tutsi, mais il n'a certainement pas agi dans l'intérêt de l'ethnie, qui a été exposée aux représailles du gouvernement et des bandes locales

comme à celles, bien sûr, des leaders politiques et militaires. Les extrémistes hutu, qui ont incité les foules à massacrer les Tutsi, défendent eux aussi des intérêts de factions qui, d'une manière générale, ne sont pas ethniques, comme le démontre le fait que les premières victimes de leurs agressions après la mort du président Habyarimana ont été les leaders des partis de l'opposition, des Hutu tout comme eux, sauf un. Le massacre ethnique, préparé depuis longtemps au niveau de la propagande et de l'organisation, servait de couverture à ces extrémistes pour masquer les intérêts réellement en jeu: une lutte sans merci pour le pouvoir.

Le drame, la chose la plus tragique, c'est que la "base" a fait sienne l'idéologie de l'élite: les paysans et la jeunesse hutu, protagonistes des massacres, se sont engagés à dessein dans la guerre tribale pour poursuivre leurs propres intérêts matériels. Les paysans hutu, avec leur faim chronique de propriété foncière, ont l'occasion de s'appropriier des champs de leurs voisins tutsi assassinés; les jeunes, qui ne comptent pour rien dans la société africaine traditionnelle, conquièrent un statut l'arme au poing. Que ce soit avec une machette ou un kalachnikov, peu importe.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE:

Pourquoi ce livre?

Présentation par Roberto Beretta

7

Que faire pour le Rwanda?

par Piero Gbeddo

11

PREMIÈRE PARTIE

Journal de l'enfer

Père Vito Misuraca

17

DEUXIÈME PARTIE

Reportages du quotidien "Avvenire"

de l'envoyé Claudio Monici

95

APPENDICE

Ce qui s'est passé et ce qui se passe

par Rodolfo Casadei

141

Achévé d'imprimer en décembre 1995
sur les presses de INGRAF - Industria Grafica S.r.l. - Milan
N° d'imprimeur: 3 000
Imprimé in Italie